Sommaire



La société humaine est bien malade ; elle est entrée de plain pied dans son âge noir et elle s'y vautre avec une certaine délectation. Ni les discours euphoriques et mensongers des responsables politiques, ni les sermons exsangues de spiritualité des dirigeants religieux qui ont trop volontiers cédé à la sécularisation, ni les propos enfumés des nouveaux prophètes à la fois issus et supports de ce satanique *new age*, ne sortiront l'humanité de l'ornière dans laquelle elle s'est embourbée.

L'« éphémère » et le « paraître » règnent en maîtres après avoir occulté la vision panoramique de la « Vraie vie » qui est ancrée dans l'éternité et dissimule « l'Être éternel » derrière des oripeaux arlequinesques qui le défigurent. L'homme d'aujourd'hui veut vivre dans le seul présent, dans l'instant, c'est-à-dire dans l'« éphémère ». Il ne s'ingénie qu'à plaire en suivant des modes passagères, en se référant à du prêt-à-porter culturel, en ne se souciant que de son aspect extérieur, c'est-à-dire du « paraître ».

Pourtant, l'humain ne peut s'épanouir qu'à deux conditions : se relier au passé et à tous ceux qui l'ont précédé dans le vaste monde et se projeter dans le futur vers tous ceux qui lui succéderont. Autrement dit, il doit se sentir éternel et prendre conscience que la vie n'est pas ce si court instant coincé entre la naissance et la mort, parce que son « âme » (cette lumière qui ne s'éteint jamais) n'est pas de nature terrestre, biologique, mais appartient à l'Univers, au Grand Tout.

Chaque individu est à la fois un être unique et une cellule (parmi des milliards d'autres) d'un ensemble qui le dépasse mais auquel il est intimement lié.

Vivons comme si nous étions éternels et chassons l'« éphémère » ; vivons comme si nous étions uniques et renonçons au « paraître ». Soyons en même temps NOUS et TOUS.

Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef.

Par François Bertrand

L'HOMME QUI N'A PAS DE MUSIQUE …

Après notre petite étude sur « la Parole perdue et la Parole retrouvée », voici ce que nous propose le grand Shakespeare et ce passage du Marchand de Venise pourrait bien avoir un rapport avec cette intéressante question :

" The man that hath no music in himself,
Nor is not mov'd with concord of sweet sounds,
Is fit for treasons, stratagems and spoils;
The motions of his spirit are dull as night
And his affections dark as Erebus :
Let no such man be trusted ! "

William Shakespeare, "The Merchant of Venice",
Acte V, scène 1.

dont une traduction dans la langue de Molière pourrait être :

« L'homme qui n'a pas de musique en lui,
Et qui n'est pas ému par le concert des sons harmonieux,
Est propre aux trahisons, aux stratagèmes et aux rapines ;
Les mouvements de son âme sont mornes comme la nuit
Et ses affections noires comme l'Erèbe[1] :
Défiez-vous d'un tel homme ! »

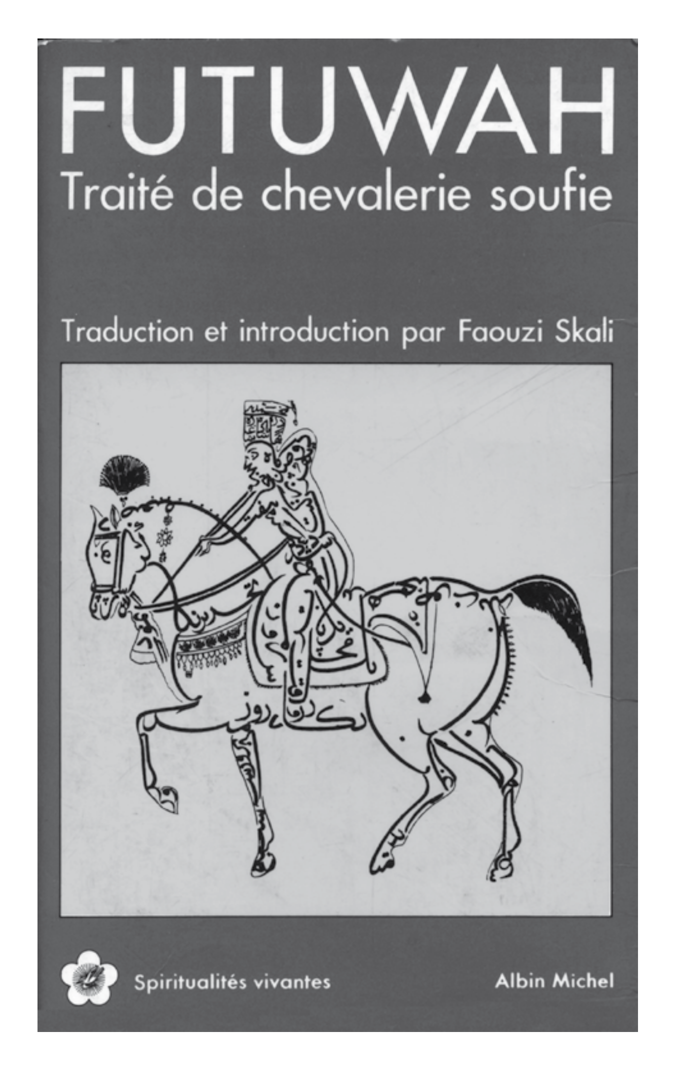
William Shakespeare, « Le Marchand de Venise »
Acte V, scène 1.

Ce qui se pose maintenant, c'est de trouver un remède à ce *manque de musique chez cet individu…*. Les Saints Anges qui participent à la *Musique des Sphères* peuvent sans doute être d'un certain secours et les distributeurs de certaines grâces divines propres à améliorer sa situation… Aussi continuons, pour ceux qui se trouvent dans ce cas, à « veiller et prier » comme le propose avec beaucoup de sagesse l'Évangile !

[1] *Erèbe : fils du Chaos et de la Nuit ; il prit part à la guerre de Titans et fut précipité par Zeus/Jupiter dans le Tartare. On l'identifia avec la région ténébreuse qui s'étend sous la terre, au-dessus de l'enfer.*

En quête d'un esprit de chevalerie (II)

Par Jean-Albert Clergue



Couverture du *Traité de chevalerie soufie* de al-Sulami
édité par Albin Michel en 1989 (mais plus disponible pour l'instant)
La gravure est composée par des versets du Coran,
harmonieusement disposés et en écriture arabe classique.

Après avoir approché des étapes de la chevalerie mystique chrétienne, il peut être intéressant d'élargir ce thème à des continents où se manifestèrent d'autres formes de chevalerie ; sous d'autres horizons et dans d'autres pratiques mystiques. Ces régions eurent des contacts parfois avec la chrétienté. Quelles similitudes fondamentales pourrait-on en retirer ?

2e partie
UNE CHEVALERIE MYSTIQUE ORIENTALE

Complément à l'article précédent

Avec Bernard de Clairvaux, Raymond Lulle puis Philippe de Mézières, nous avions parcouru le cycle de la fondation-théorisation de la chevalerie chrétienne occidentale. Création des grands ordres chevaleresques, justification de leurs actions au Proche-Orient, extension de l'état de chevalier à des concepts plus généraux, et attitudes dans les vies personnelle et sociale, puis, déclin et abandon progressifs de ces aspirations.

Nous avions conclu sur la désespérance d'un Philippe de Mézières (1327-1405) consacrant sa vie entière à tenter de renouer avec l'esprit de croisade et à instiller les qualités chevaleresques dans la société de son temps. Mais l'épopée des Croisades était close et la chevalerie subsista encore un gros siècle sous une forme essentiellement combattante. Peut-on voir cet ultime déclin, ou ce transfert vers une autre condition, dans la geste d'un Bayard du Terrail armant chevalier son roi François 1er, sur la terre et au lendemain de la bataille de Marignan ; le fameux 14 septembre 1515 ! Transfert d'un idéal médiéval, « *sans peur et sans reproche* », vers une appellation et un simple titre nobiliaire devenant peu à peu le premier grade de multiples distinctions honorifiques, dont certaines à profils culinaires et gustatifs… [1]

[1] *Forme ultime de la dérision du titre :* La confrérie des Chevaliers du Goûte-andouille de Jargeau… *Ce qui n'enlève rien à la grande honorabilité et à la qualité de l'andouille ! Mais tout de même…*

Néanmoins et recherchant des suites aux véritables prédications de Philippe de Mézières, j'ai rencontré, ces derniers mois, les Amedé de Savoie. Une lignée de comtes régnant sur la Savoie depuis le XIIe s. et dont un Amédée VI (1343-1383), qui adhéra aux thèses chevaleresques de Philippe de Mézières[2]. Il les mit en application sous deux formes. D'une part, en organisant une expédition maritime destinée à freiner l'avance des Turcs musulmans vers l'Europe centrale et, d'autre part, en créant un ordre de chevalerie à caractère mystique.

Cette ultime tentative de croisade, en 1366 et un siècle après celles de Saint-Louis, marquera en même temps la fin de l'idéal de chevaliers chrétiens courant délivrer le tombeau du Christ. Plus modestement, Amédée VI se contenta de naviguer sus aux Turcs en passant par les Dardanelles et le Bosphore.



Campagne militaire d'Amédée VI contre la Bulgarie.

Par ailleurs, Amédée VI se voulait chevalier errant et vivait selon une sorte de code arthurien. Il s'était fait « ferrer » un anneau à la cuisse et s'habillait de la couleur verte propre à cet état.

---

[2] *Nicolas Jorga,* Philippe de Mézières et la Croisade au XIVe siècle. *Slatkine 1976 page 240.*

Il avait fondé, un Ordre du Collier devenu par la suite l'ordre suprême de la Très Sainte Annonciade, avec 12 puis 20 chevaliers de haute noblesse ; autre référence aux récits de la Table Ronde. Pour eux il conçut, sur les bases de l'ancienne forteresse de Pierre Chatel, un lieu qu'il voulait confier à 12 pères chartreux chargés de la prière perpétuelle, dans le temps où les chevaliers partaient guerroyer contre les Turcs en Méditerranée. Amédée VI et ses compagnons concevaient ainsi le plus pur idéal de chevalerie en un temps où celle-ci se mourrait.



Isolée sur un rocher bordé par l'Ain, terminée après le décès à Naples d'Amédée VI, cette chartreuse est restée jusqu'à ce jour un centre de méditation où l'on peut encore se ressourcer.

Le dernier épisode de ces temps de vicissitudes chrétiennes en Orient et face à l'Islam, nous conduit à rechercher si d'autres formes de chevalerie, de préférence mystiques, pouvaient se constituer hors des zones d'influence occidentale. Nous savons que des corps de cavalerie –ou de chevalerie ?– existaient, ou existent encore, en milieu musulman comme en Extrême-Orient, voire en Afrique noire. Il sera plus difficile d'apprécier s'il s'agit de simples corps de type militaire ou de regroupement d'organisations structurées sur des modes à la fois combattants et religieux ou bien spirituels. En quelque sorte, des équivalents à ces ordres de moines-soldats constitués pour la propagation de la foi chrétienne et une réalisation individuelle.

L'ISLAM ET LA CHEVALERIE SOUFIE

Jusqu'à nos jours, l'Occident et la chrétienté ne cessèrent de se parer de leur « invention » d'un concept de « moines-soldats », constitués en corps de cavalerie et en ordres de chevalerie. Officiellement, cette reconnaissance fut effective en 1128/29 à un concile de Troyes, accordant une règle de type monastique au noyau de chevaliers devant constituer le futur ordre du Temple.

Il est évident que, pour tous les néo-templiers actuels, cette idée n'a émané que des seules actions croisées d'Hugues de Payns, futur maître du Temple, de Baudouin II roi de Jérusalem et de Bernard de Clairvaux comme théoricien justifiant l'alliance de la croix et du glaive. Pourtant c'est un peu oublier un contexte local et oriental, vécu depuis déjà une bonne vingtaine d'années. Les Baudouin, successifs princes d'Edesse, avaient épousé des princesses arméniennes. Ils étaient entourés des corps de très habiles archers, sans lesquels la conquête franque n'eut été possible. Mais aussi, ces princes ne purent que connaître l'existence d'une chevalerie arménienne obéissant à des règles établies depuis déjà longue date.

Par ailleurs, l'Islam n'avait pas attendu les Croisés pour se constituer également en structures chevaleresques dotées d'un code d'honneur. Cela dès les Ier et IIer siècles de l'Hégire (soit entre les années 700 et 800), donc plus de trois siècles avant « l'invention » chrétienne…! Si notre quête doit nous conduire vers la recherche d'autres formes chevaleresques et mystiques, les structures islamiques ne peuvent nous rester inconnues et ce sont les plus proches et les plus détaillées que nous puissions consulter de prime abord. Elles ont été appréhendées et théorisées sous le nom générique de *Futuwah* et al Sulami (932–1021), cette grande figure de la spiritualité islamique, qui en a explicité une partie dans une sorte de Traité de la chevalerie soufie. Ce texte a été traduit par Faouzi Skali, universitaire francophone et maître soufi dans la tradition marocaine de la confrérie Qadiriyya de Shaykh Sidi Hamza[3].

[3] FUTUWAH Traité de chevalerie soufie *; Spiritualités vivantes Albin Michel 1989. Actuellement épuisé. Cette œuvre d'Al Sulami reste lisible intégralement sur internet, site : www.slideshare.net/…/trait-de-chevalerie-soufie-futuwah-sulami.*

Modeste introduction au soufisme

Le Prophète Muhammad fonda l'Islam entre les années 600 et 630 de notre ère. Dans le siècle suivant son décès, les tenants de cette religion se répandaient de l'océan Indien à l'Espagne et au sud de la France (732 - Charles Martel à Poitiers, nous faisait-on ânonner !). Mais, comme tout Livre si saint soit-il, le Coran fut l'objet de lectures, d'approfondissements ou d'exégèses diverses. Les musulmans se regroupèrent par grandes tendances voire écoles multiples de pensée. Ceci fut favorisé par des contestations sur l'ordre de la succession des divers califes. Un point de rupture certain intervint avec la mise à l'écart des descendants du Prophète à travers sa fille Fatima. Politiques et justifications d'autorité religieuse finirent par figer une sorte de grand schisme entre un sunnisme d'étroite observance de la sunna, la tradition littérale, et un shiisme plus interprétatif.

Ces deux tendances sont plus que jamais présentes de nos jours dans nombre de pays du Proche et du Moyen Orient où leurs confrontations provoquent des ravages parmi les diverses populations. Très mal informés de tout ce qui touchait à l'Islam, nombre d'Etats occidentaux paraissent avoir « découvert » cette divergence à l'occasion du conflit Iran-Irak de 1980-88. Depuis, ces temps guerriers ne se sont jamais vraiment apaisés. D'autre part, les phénomènes migratoires entrent dans les débats publics et une forte déchristianisation rend certains milieux disponibles pour d'autres écoutes. C'est sans doute cet ensemble de faits qui a conduit à une sorte d'explosion des propositions éditoriales en matière d'ouvrages concernant l'Islam et, particulièrement, ses tendances considérées comme les plus ésotériques. Je veux évoquer ici la notion des « soufismes ».

En introduction à ces pratiques, voici l'extrait d'un entretien avec le maître soufi Faouzi Skali. « *Qu'est-ce que le soufisme a de spécifique, par rapport à l'islam ? Il est le cœur de l'islam. C'est une manière d'être, une sagesse qui conduit à une grande simplicité, à une sérénité, une ouverture d'esprit. Le soufi, qui est un mystique vivant dans le monde, doit réaliser pleinement son humanité comme sa spiritualité. Le soufisme est un chemin de transformation intérieure. Car la connaissance de soi conduit à celle de l'autre et à celle de Dieu.* » (La Vie, du 01/03/2001).

Plus haut, « soufismes » a été écrit au pluriel car les formes en sont aussi variées que les maîtres initiateurs de groupes, devenus origines de véritables tendances traditionnelles de voies particulières de réalisation spirituelle. Vouloir les définir, les décrire, les analyser, est impossible tant elles contiennent d'indicible et d'impalpable aux yeux, aux oreilles et au cœur des non pratiquants. Tout au plus peut-on tenter d'établir quelques comparaisons. Il faudrait employer, mais avec beaucoup de prudence, le dangereux terme « d'ésotérisme » dans sa forme la plus limitée : celle de « ayant un sens caché ». Il est évident que toutes les Eglises et leurs dogmes, réfutent et refusent qu'il puisse y avoir « un sens caché » dans leur Livre et ses écrits connexes. Esotérisme, vrai ou supposé, sera nié. On a entendu proclamer : *« Il n'y a pas d'ésotérisme chrétien, ou de kabbale chrétienne ! ».* A la limite, on veut bien évoquer des paraboles, des images symboliques, mais celles-ci entraînent déjà des interprétations diverses et c'est un début de forme d'évasion, générée par une attitude de nature méditative. Au contraire, on pourrait proposer que le soufisme soit la recherche permanente de cette évasion, évasion de son corps, de son âme, de son esprit. Une phrase est parfois évoquée pour manifester cet état d'être : *« Mon âme qui a la nostalgie de ce qu'elle fut, et de ce qu'elle aspire à redevenir. ».*

Très sommairement, on pourrait envisager les soufismes comme des concepts spirituels intermédiaires entre les méditations occidentales et celles plutôt attribuées à l'Orient. De l'Occident, les soufis retiendraient l'existence d'un Livre commun, dans ces parties Ancienne comme Nouvelle, avec manifestation d'un ultime prophète se voulant Messie, jusqu'à mourir sur une croix[4]. Reconnaissance à laquelle les soufis ajouteraient une recherche sur les propos transcrits, par le Prophète Muhammad, dans un autre Livre de « *Récitation* », terme traduit de l'arabe pour désigner *« Le Coran ».* Les pratiques de méditation sont plus ou moins accentuées selon les religions en présence. Elles peuvent être silencieuses et statiques ou accompagnées de psalmodies, de récitations au sens

[4] *Voir Jésus dans la tradition soufie, Faouzi Skali ouvrage co-écrit avec Eva de Vitray-Meyerovitch, Albin Michel, 2004.*

coranique, de prières du cœur dans le cas de l'hésychasme orthodoxe ou de mantras lorsque l'on aborde les spiritualités asiatiques et cela dès le continent indien.

Pratiquées en groupe, les méditations psalmodiées prennent peu à peu du souffle, du rythme et de la force. Il y a une sorte d'effet d'entraînement, de profondeur de la respiration au point que les pratiquants semblent reliés entre eux par un seul poumon dont chacun serait une alvéole. Instinctivement, le corps entre dans un balancement rendant *inspires* et *expires* de plus en plus profonds, surtout si la psalmodie est très courte et répétitive. Il ne se manifeste plus alors qu'un seul râle d'une puissance extrême. Il en devient envoûtant et proche de la transe. Mais transe maîtrisée, collective et coordonnée par le groupe, dit *tarika*. Ce chant collectif devient mystique car, par l'expulsion des impuretés personnelles, il crée un vide que va combler la pensée divine. La fusion au Tout se réalise.



Cette vue d'artiste [5], à première vue un peu sauvage et exhalant un son rauque, est assez représentative d'une ambiance soufie lors de la pratique d'un *dhirk* collectif. Ces hommes d'apparences diverses mais très étroitement liés dans les balancements, sont aussi unis par leur souffle et l'extase de l'esprit transparaît sur les visages apaisés et jusque derrière les paupières closes.

---

[5] *Image empruntée à l'article* dhirk *dans* Wikipédia.

***Du* ribât*, au* dhirk *et à la* Futuwah**

Nous paraissons nous être écartés de loin d'une notion de chevalerie orientale, qui reste le but de la présente recherche. Nous y avions ajouté la spécification de « mystique » et c'est par ce biais que le lien sera rendu possible. Une quête des chevaliers de l'Islam nous ramène, tout d'abord, aux premières conquêtes arabes le long des rives méditerranéennes. Les corps de cavalerie, suivis de leurs équipages, parcouraient les régions, réduisaient les résistances, soumettaient, demandaient tribus et allégeances mais, sitôt le dos tourné et faute de présence permanente, tout était à refaire. D'où l'implantation progressive de petites constructions destinées à maintenir une présence, aussi sortes de postes de vigie, particulièrement le long des côtes et face à d'éventuels pirates ou autres attaques étrangères. Ils furent appelés *ribâts*.

La garnison de ces postes de vigilance devait être constituée de soldats animés de la plus grande foi dans leur mission d'expansion de l'Islam. Cette fonction fut aussi prisée par quelques esprits aspirant à approfondir leur « science » du Coran (similaire à la notion de Connaissance) dans un relatif isolement. D'où une extension de la pratique des prières journalières et communes à d'autres activités de réflexion, d'invocations, de psalmodies rythmées, etc. Ainsi pourrait-on y voir la naissance de la notion de « soufisme », à travers ces soldats, cavaliers obligés, pratiquant aussi des exercices spirituels de nature mystique, qui deviendront une forme du *dhirk*.

A cela il faudrait joindre une perception de vitalité, de jeunesse, de force enthousiaste, un peu à l'image de cet Islam en pleine conquête. Ce sera la notion du *Fata*, qui littéralement et dans le Coran, équivaut à : « *un jeune homme ayant atteint sa pleine vigueur et force d'âge* ». De la même racine, *Fatya* ou *Futya*, employés dans d'autres versets coraniques, pour désigner le concept de : « *une réponse apportant un éclaircissement sur une question ou un problème donné.* » comme si « *l'on développait la vigueur de cet éclaircissement* ». Faouzi Skali nous dit que « *Ce rapport analogique entre Fatya et Fata sera pris en considération dans le développement des implications spirituelles de ce dernier terme….*

Dans l'Arabie antéislamique le mot Fata s'appliquait à un homme jeune, au comportement chevaleresque et dont la générosité était la vertu cardinale. »[6] Le comportement du *Fata* (rendu par le terme de « *Futuwah* ») part d'une libéralité d'âme qui le place d'emblée au-dessus du groupe ou du clan.

L'état de Fata remonte aux origines les plus lointaines. « *Ce terme fut employé à propos d'Abraham, en rupture de ban avec son milieu. Sa vigueur juvénile allait de pair avec une maturité spirituelle.* ». De même et presque naturellement, Ali, le gendre du Prophète, avait qualité de *Fata*, son fils Husayn aussi. Il connut, le 10 octobre 680 et à Kerbala, le martyre du chevalier. Son sang provoquait la scission définitive du shiisme par rapport aux Omeyyades, puis au sunnisme. Une lignée de penseurs de l'Islam va se pencher sur les conséquences, ouvrant des perspectives initiatiques à la nouvelle religion issue des sourates du Coran et des hadiths du Prophète.

A cette suite et pendant plus de cinq siècles, soufisme et *Futuwah* vont établir des connections de plus en plus étroites. Au point que, vers l'an 1000, le savant philologue al-Sulamî va codifier les deux sensibilités dans un *Traité de chevalerie soufie*, présenté ici sous une forme très partielle et simplifiée :

« *La Futuwah est rectitude des attitudes et des états intérieurs.*
La Futuwah est limpidité et générosité de l'âme.
La Futuwah est une attitude de compassion envers ses frères
et la recherche de leur réconfort.
La Futuwah est de s'aimer en Dieu et de se rendre visite
sans autre but que de le faire pour Dieu.
La Futuwah est de se protéger des périls et laisser ses désirs
La Futuwah est de prêter attention à ses frères (dans la voie).
La Futuwah consiste à être pur aussi bien intérieurement
que dans son comportement extérieur.»

Etc., sur presque cent pages.

---

[6] *Faouzi Skali p. 26 de son introduction au traité d'al-Sulami., déjà cité. Ce sens peut aussi nous donner une autre perception politique de l'appellation de FATA, donnée par Yasser Arafat au parti palestinien créé pour lutter contre le sionisme.*



L'émir Abd el-Kader (1808-1883)

Le plus grand homme d'Etat dans l'histoire de l'Algérie contemporaine. Il est le fondateur de l'Etat algérien moderne et le leader de sa résistance contre le colonialisme français entre 1832 et 1847. Pris, interné en France, puis assigné à résidence, il s'avéra être un apôtre de la paix et de la fraternité entre les différentes races et religions. Ce qui lui valut de nombreuses amitiés et l'admiration d'importants hommes politiques dans le monde.

Abd el-Kader fut aussi l'un des grands penseurs du soufisme, de la poésie et de la théologie musulmane.

Il mourut dans la banlieue de Damas et a été enterré à proximité du tombeau de son maître spirituel, le Cheikh Ibn Arabi al Andaloussi. Sa dépouille fut transférée à Alger en 1966.

L'ÉMIR ABD EL-KADER, ARCHÉTYPE MODERNE

Il devrait y avoir opposition entre le terme « archétype » (grec « arché » ancien, et « typos » modèle) et l'adjectif « moderne », l'archétype étant « le modèle le plus ancien ». Hors, dans le cas de l'émir Abd el-Kader (1808 -1883), il semblerait qu'apparaisse à nos yeux un modèle archétypal, du chevalier lettré médiéval, qui plus est : mystique. Et cela dans des temps très modernes, la pseudo conquête de l'Algérie ne datant que du milieu du XIXe siècle et, choc en retour, les conditions de sa libération récente restant omniprésentes dans nos souvenirs comme dans nos esprits.

D'excellents ouvrages, biographiques ou de réflexions, ont paru ces dernières années autour du thème de l'émir Abd el-Kader. Un des principaux textes a été celui du regretté Bruno Etienne, qui fut à la fois universitaire, spécialisé en anthropologie religieuse, et franc-maçon adepte du bouddhisme[7].

De cet extraordinaire personnage qu'est l'émir Abd el-Kader et dans le cadre des limites du présent article, nous ne retiendrons que ses principales facettes.

Abd el-Kader, le cavalier

Dans un numéro précédant de *« L'Initiation »*, concernant la chevalerie chrétienne, il a été mis en évidence les indispensables formations physique et mentale nécessaires pour être apte au combat. Celles-ci étaient inculquées, dès le plus jeune âge, dans une caste familiale ayant pris un caractère héréditaire. Elles participaient au développement du caractère de l'adolescent, futur chevalier. La monte du cheval, son dressage, la maîtrise-complicité de cet être vivant dans une grande interdépendance, sa conduite dans les approches ou les combats, autant d'éléments propres à la cavalerie-chevalerie.

---

[7] *Bruno Etienne* Abdelkader *hachette 1994. Fayard/Pluriel 2010/2012.* L'émir Abd el-Kade, isthme des isthmes *Hachette 1989. Sur les autres points, voir* Abd et-Kader et franc-maçonnerie *Dervy 2008,* Etre bouddhiste en France aujourd'hui *Hachette 1997,* Une voie pour l'Occident, la Franc-Maçonnerie à venir *Dervy 2000.*

Il en sera de même pour Abd el-Kader, excellent cavalier dès son adolescence, poursuivant, forçant et terrassant des sangliers à la lance. Il fera plus tard l'éloge de la chasse à cheval dans des écrits, démontrant la science qu'il possédait en matière d'hippologie et de tout ce qui concernait l'art équestre.

L'émir Abd el-Kader avait composé lui-même, en 1851, un *Petit traité sur les chevaux.* Ce texte resté presque inédit et non traduit a été adjoint, en 2008, à un très volumineux ouvrage publié chez Actes Sud / Arts équestres, sous le titre : *Dialogues sur l'hippologie arabe.* Étonnamment, les auteurs en sont le général de cavalerie Eugène Daumas, qui participa pendant douze ans à la colonisation de l'Algérie, et… l'émir Abd el-Kader lui-même ! Les deux hommes se connaissaient bien pour s'être beaucoup fréquentés et ils semblaient fort s'apprécier en tant qu'hommes de cheval. L'ancien officier de Saumur et le cavalier du désert eurent de longs et abondants échanges épistolaires. Aux courriers du général, l'émir répondait par de nombreux et très savants commentaires débordant souvent du seul cadre hippique arabe. L'ouvrage est d'ailleurs sous-titré : *Les chevaux du Sahara et les mœurs du désert* [8]. En quatrième de couverture l'éditeur affirme que l'ensemble constitue « *la somme la plus importante de l'hippiatrique arabe qui soit disponible en langue française* » (578 pages).

Voilà donc le futur émir, chevalier soufi planté sur son cheval et prêt à affronter les combats du *petit jihad,* ceux de la guerre sainte. L'autre, *le grand,* il l'avait entrepris sous la férule de son père, érudit commentateur du Coran et de ses exégètes.

Abd el-Kader, le soufi

C'est à huit ans que le très jeune garçon accompagna son père au petit pèlerinage de la Mecque. Il devait recommencer, ensemble et à sa majorité, mais pour le grand pèlerinage, celui correspondant au douzième mois de l'année musulmane (*Et accomplissez, pour l'amour de Dieu, le grand et le petit pèlerinage*. Sourate 2, v.196). L'autorité morale et religieuse de ce père, Muhieddine,

[8] *L'ouvrage se compose d'un ensemble de textes et de documents réunis par François Pouillon, directeur d'études à l'EHESS. Il est précédé d'un avant-propos de Bruno Etienne.*

ne se démentie jamais et sous sa férule le jeune Abd el-Kader grandit en force et vertus. Ils séjournèrent deux ans entre Damas et Bagdad où le jeune homme eut l'occasion d'assister à des débats de grands érudits et où il reçut leurs enseignements. Son père, qui était le responsable de la *Quadiriyya algérienne*, lui fit aussi rencontrer le cadi de la confrérie des Qadiris dont ils descendaient.

A vingt ans, le cavalier Abd el-Kader était *hadj*, il avait reçu l'initiation soufie de sa confrérie. Son âme se trouvait en « *exil occidental* » et il était prêt à mener le grand *jihâd* pour la reconduire vers son orient originel. Le maître spirituel, à travers ses écrits, devint Ibn Arabî (1165-1240) et il souhaitait lui vouer sa quête spirituelle. Mais les temps en voulurent autrement… En juin 1830, les Français débarquaient à Alger et prenaient la ville trois semaines plus tard. Début 1831, c'était Oran. Puis, l'année suivante, Bône et Bougie. Vu par les Algériens, ces événements concernaient surtout une opposition à un empire ottoman gérant le pays depuis quatre siècles. Gestion assez distante et laissant une grande autonomie aux diverses tribus. Celles-ci ne voyaient pas d'un mauvais œil se dissoudre la présence turque sous les coups de la France. Mais lorsque l'assaillant commença à vouloir s'intéresser aux affaires tribales, cela provoqua une révolte algérienne de masse et les actions de guérilla.

Passant outre le droit d'aînesse, Muhiedinne nomma son second fils, Abd el-Kader, émir de Mascara et en charge de réunir et de diriger les tribus contre la pénétration française. Acclamé comme Sultan, il avait alors vingt-quatre ans et il renouait avec la tradition du chevalier soufi animant la société civile, en vue de conduire le combat du petit *jihâd* contre un ennemi impie.

L'émir Abd el-Kader, conduisant le *jihâd* (1832-1847)

Le sultanat algérien avait été décidé après les hésitations et la dérobade de celui du Maroc, refusant de se porter au secours des tribus malmenées par les incursions françaises. Mais les chefs tribaux, qui reconnaissaient toute la valeur religieuse, intellectuelle et juridique d'Abd el-Kader, ne se doutaient pas de la force intérieure dont il était pourvu. Dès sa proclamation, celui-ci édicta des règles de soumission, calquées sur celles du Coran, et qu'il entendait voir respectées : simplicité des tenues et des attitudes, limitation des droits

de butin et de razzia, obéissance sans faille aux directives du sultan, participations à un impôt de guerre, etc.. Ce faisant, Abd el-Kader savait très bien qu'il allait à l'encontre des usages tribaux et qu'il fragilisait la confiance mise dans de possibles alliances de circonstance. Ce doute l'encouragea à constituer une véritable armée indépendante du bon vouloir des tribus. Organisée non plus autour de la seule cavalerie arabe traditionnelle, mais comportant des corps d'infanterie et d'artillerie, cette armée était formée, en partie, par des soldats turcs y voyant une forme d'opposition à la conquête française, ou par des déserteurs issus des rangs de l'envahisseur. Les Anglais, bien sûr, approvisionnaient en armes, de même que les tribus du désert se fournissant un peu partout. Ainsi, entre 1833 et 1840, Abd el-Kader disposa-t-il en permanence d'au moins 14 000 cavaliers et 20 000 fantassins, ce chiffre s'étant parfois élevé jusqu'à 60 000. Ceci supposait la mise en place de toute l'organisation nécessaire aux équipements et à l'entretien d'une telle force armée. Bruno Etienne s'en explique fort bien dans les pages 135-143 de son ouvrage. L'ensemble s'avérait très mobile et disposait de ressources et de moyens techniques répartis sur l'ensemble du territoire algérien. C'est cette mobilité, jointe à l'endurance des chevaux et des hommes qui permirent de tenir en échec un corps expéditionnaire français pourtant fort de 100 000 hommes.

Le sultan Abd el-Kader, organisateur d'un Etat moderne.

En acceptant le sultanat, Abd el-Kader savait qu'il ne régnerait que sur un ensemble anarchique et que cette partie centrale du Maghreb n'avait jamais constitué un véritable Etat. C'est donc ce qu'il entrepris de bâtir à partir de la notion du *jihâd* contre l'invasion française et la nécessité de constituer une véritable armée nationale.

Les actes du colloque tenu à Strasbourg, en 2009, à l'initiative d'Eric Geoffroy, portent le titre : «*Ad el-Kader, un spirituel dans la modernité.* [9]». Cette rencontre prolongeait celle de Damas de 2008 et afin que le sujet « *Abd el-Kader* » fasse l'objet d'études scientifiques approfondies sur des aspects de sa personnalité et de son œuvre.

---

[9] Abd el-Kader, un spirituel dans la modernité, *sous la direction d'Eric Geoffroy. Editions Dar Albouraq 2010. E-mail : librairie11@albouraq.com.*

Ainsi et outre le rôle joué par l'émir dans l'union et l'organisation des tribus algériennes, une des interventions au colloque de Strasbourg porta sur « *Le réformisme administratif et fiscal chez l'émir Abd el-Kader* » dont on peut citer en entier le résumé [10] : « *L'émir se trouva confronté à des problèmes majeurs, hérités de l'époque de la domination turque : un désordre administratif et un système fiscal anarchique et inégalitaire. Son souci majeur fut de placer sur un pied d'égalité les tribus occupant son territoire. Pour lui, cette égalité passait avant tout par l'impôt. Il fit reposer la légitimité de la contribution publique sur le Coran. Contrairement aux incertitudes marquant le système fiscal turc, Abd el-Kader exigea que le versement de l'impôt soit le plus précis possible. Les idées fiscales d'Abd el-Kader, conçues au XIXe siècle, préfigurent les principes fiscaux contemporains : l'égalité devant l'impôt et la certitude de l'imposition sont aujourd'hui des règles qui régissent les systèmes fiscaux modernes.* »

Cet émir était traditionnaliste et moderne à la fois, mais hors du temps selon le concept soufi. En établissant des parallèles avec le chevaleresque chrétien, l'attitude de vie de l'émir Abd el-Kader rappelle l'organisation d'une société fondée sur la chevalerie et telle que celle proposée par Raymond Lulle dans son Traité de 1275. Elle fut citée dans le précédent article.

Le shaykh Abd el-Kader, au tombeau d'Ibn Arabî.

Acculé à la reddition par l'envahisseur français, Abd el-Kader est interné au château de Pau, puis en résidence à Amboise et enfin à Paris où il noue de nombreuses relations intellectuelles. Exilé, il choisit Damas pour terminer sa vie dans des travaux sur la pensée de son maître spirituel, le Cheikh Ibn-Arabi. Il en devint un exégète renommé et c'est à côté de son tombeau qu'il demanda à être inhumé.

Figure moderne d'un authentique état chevaleresque, il est regrettable que l'enseignement de la République est formé des générations d'élèves dans une vision très restrictive de la vie d'un des hommes les plus remarquables de nos temps modernes. Les livres s'accompagnaient alors d'une image de la célèbre *Prise de la smala* par Horace Vernet (Musée de Versailles, tableau de 5m sur 22m !).

[10] *Par Djahel Maherzi Université Lyon 3. Page 33 des Actes du colloque de Strasbourg.*

LA CHEVALERIE MYSTIQUE EN EXTRÊME-ORIENT.

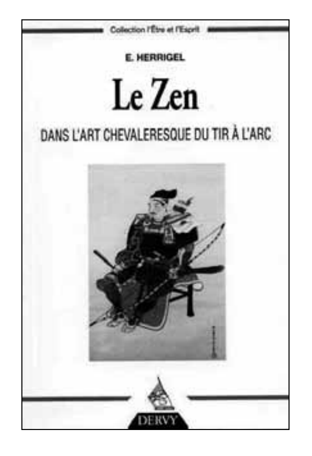
Bouddha, zen et Confucius.

Point n'est utile, ici, de rappeler la vie du prince Siddhârta et sa mutation progressive dans le Bouddha. Hermann Hesse l'a fort bien décrite en un petit ouvrage de référence. Depuis une cinquantaine d'années, la philosophie bouddhiste, médias aidant, a connu une véritable extension et tout un chacun a perçu la grande intériorisation qu'elle prône. Philosophie ou religion sans dieu, la question reste posée, mais mystique et dans le sens où nous l'entendons en Occident, celle d'une union ou d'une fusion à un *Tout*, à moins que ce ne soit dissolution dans une vacuité.

Mais qu'en est-il du « *zen* » ? Terme en vogue pour désigner une forme de décontraction, depuis remplacé par un « *cool !*» plus *branché.* Le zen est tout de même d'une autre nature. « *En langue japonaise, c'est la dénomination la plus utilisée pour qualifier une pratique d'origine indienne, Dhyâna en sanscrit, qui s'est implantée en Chine sous le nom de Chan (Tch'an), est parvenue en Corée comme le Sôn, au Vietnam comme le Thiên et que l'on considère être, en Occident, une forme de méditation bouddhiste [...] Les Japonais ayant été les premiers à implanter cette pratique en Occident, et particulièrement en France, le terme Zen est alors demeuré comme la forme générique d'une certaine pratique.* » [11]. Là est sans doute le début de l'équivoque, car les connaisseurs, les théoriciens ou les praticiens occidentaux des arts asiatiques ne furent pas nombreux au XIXe siècle ou au début du XXe. Peut-on, depuis, considérer les pratiques spirituelles, issues du bouddhisme, comme parmi les formes d'un art véritable et sur une matière qui demeure l'intime du soi ?

La spiritualité indienne, sous la forme yoga, apparaîtra en France vers les années 1930-35, puis par des textes et des témoignages dans l'immédiat après-guerre. Jusqu'à l'explosion médiatique de 1960, amplifiée mondialement par les séjours des Beatles auprès de leur gourou himalayen. Cette « *méditation transcendantale* », alors prônée, n'était que l'un des rameaux d'une approche globale des possibilités du développement harmonieux des êtres.

[11] *Georges Charles, pratiquant français et enseignant reconnu de nombreux arts martiaux. Voir son article « Le zen », sur Internet.*



Deux ouvrages paraissant très intéressants pour le sujet traité.

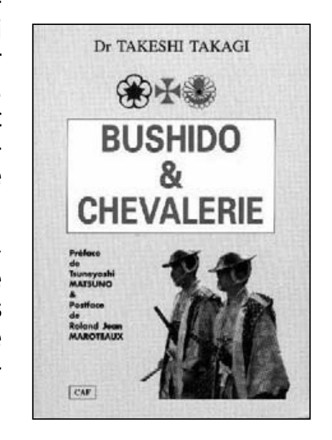
Un peu ambigus quant à leur transposition occidentale d'une réelle tradition chevaleresque depuis l'Orient. De dates récentes, XXe s., ces textes ont permis d'assimiler des pratiques fondées sur des bases plus profondes que celles connues.

Curieusement c'est la traduction, en 1956, du texte de l'Allemand Herrigel, qui réimporta, vers un Japon vaincu et dans ses milieux populaires, le mythe d'un lien entre tradition martiale, tir à l'arc, et espoir d'une réalisation interne à travers le zen.

Ce livre eut le mérite d'attirer l'attention, des Occidentaux en recherche, sur la double nature des pratiques orientales.

L'origine du mot bushido, voie du combattant, serait récente, même si les fondements en sont fort anciens.

Il s'agirait plutôt d'une sorte de reconstitution d'une chevalerie, aussi individuelle qu'idéelle, et basée sur des principes moraux universels. Il n'y a pas « Ordre » hiérarchisé, avec réception, et au sens européen d'intégration à une structure complexe et internationale.



Nous sommes devant des « Voies » transposées depuis le bouddhisme chinois et non face à des corps constitués. Même si celles-ci ont joué un rôle très important dans l'évolution de la société japonaise.

L'esprit du dhyâna sanscrit passa de l'hindouisme au bouddhisme et se répandit en Chine, en Corée puis au Japon. Cette Chine de l'après-guerre et de la révolution communiste restait fermée à l'Occident. Ce ne fut pas la *Révolution culturelle*, des années 1966-76, et ses tentatives d'extirpation de toutes les pratiques spirituelles, qui devait favoriser une meilleure connaissance des traditions chinoises. Par contre et après une écrasante défaite, le Japon s'était totalement ouvert. Suite aux combats des îles du Pacifique, les G.I.'s ne se trouvaient plus dans le contexte de *Madame Butterfly.* Ils avaient certes découvert les geishas mais aussi les *kamikazes,* les sabres de samouraïs, l'empereur-dieu-vivant, le shintoïsme, etc. Leurs instructeurs en close-combat se perfectionneront dans les pratiques des arts martiaux. C'est ainsi qu'apparurent en Occident, judo, jiu-jitsu ou karaté. Mais dans un esprit de self-control, de respect des règles et de l'adversaire, joints à une noblesse certaine du tatami. Nous étions loin de la sauvagerie des rings de boxe…

Il fallut ensuite aller au-delà des seules postures techniques pour se couler dans ce qui pourrait être qualifié d'*onde énergétique* et, surtout, d'en rechercher sa source, son accumulation, sa détente aussi puissante que bien dirigée et toujours contrôlée. Ici était passé le seuil vers une véritable ascèse, un engagement vital de chaque instant. Il ne s'agissait plus d'attitudes belliqueuses mais de la pratique d'une voie : *La Voie du guerrier* dite aussi *bushido*.

L'art martial japonais se forma en ses temps féodaux, de l'époque de Kamakura (1185) à Muromachi (vers 1475), quand les shoguns contrôlaient un empire nippon assez chaotique. La création et l'essor de la notion de *samouraïs* pendant la même période, correspond à celle où prévalurent les ordres de chevalerie en Occident. Et, également, il peut être constaté une évolution du guerrier brutal vers un être raffiné s'exprimant dans les arts les plus divers : philosophie, poésie, calligraphie, arts graphiques. Ainsi, le samouraï devint le modèle idéal d'un être quasi parfait, jusque dans sa réalisation spirituelle à travers la pratique du zen. Issu de la réduction de l'expression *zazen*, posture de méditation assise familière au Bouddha, le zen était arrivé de Chine par le biais d'un bouddhisme confucéen teinté de taoïsme dont les influences réciproques, dans la trilogie Bouddha - Confucius - Lao Tse, sont trop complexes pour être abordées ici.

D'une chevalerie asiatique ?

La présente série d'articles ne concerne pas une quête universelle des ordres de chevalerie, tels que définis en Europe, mais *« une quête de l'esprit de chevalerie ».* Celui né, intérieurement, après un constat des vicissitudes humaines suivi de l'engagement dans une éthique de réalisation et jusqu'aux aspirations spirituelles les plus élevées.

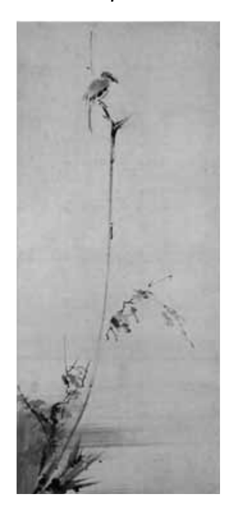
En tant que « *chevalerie* », on ne peut dire qu'il soit retrouvé au Japon, en Chine ou en Corée, de corps constitués, très hiérarchisés et obéissant à une règle commune. Cela, en l'absence d'une structure religieuse de propagation de la foi, propre à la chrétienté avec ses moines-soldats. Les hommes d'armes se lient à un seigneur, un shogun, pour un temps ou une campagne donnés. Ils formeront ensuite une sorte d'aristocratie. Nous retrouverions alors le schéma chevaleresque déjà exposé à propos du *Traité de chevalerie* de Raymond Lulle. Par contre, la volonté de perfection et d'aboutissement restera de nature personnelle et dans une relation de maître à disciple. C'est à l'individu de déterminer ses aspirations et de rencontrer puis de solliciter les maîtres devant le faire évoluer. Cette démarche sera progressive et basée sur la répétition des gestes, pour parvenir aux automatismes mus par la seule pensée. Peut-on même parler de pensée lorsque l'être en action se sent en totale symbiose avec son milieu, en particulier énergétique ? L'aphorisme en serait : *« Le monde est énergie, je respire le monde, j'ai en moi l'énergie du monde et je la propulse vers sa cible dans le geste juste. ».* L'être en action n'est plus alors que seul vecteur, *« en particulier dans les moments de satori, quand l'esprit, les émotions et le corps sont dans un état particulier d'intégrité, d'harmonie et de synergie ».*

Donc de chevaleresque, nous retrouverions en pays d'Orient une intense formation physique destinée au combat et aux armes les plus diverses, dont la monte et le tir à cheval. On rencontrera aussi une notion d'éthique basée sur des valeurs de détachement et d'ascèse. En l'absence d'un Dieu, manifesté sur Terre par les paroles et l'exemplarité de son Envoyé ou de son Prophète, il naîtra un sentiment de rattachement à une Nature universelle et au panthéisme, voire à l'animisme du shintoïsme. La prière du chevalier chrétien est alors remplacée par des méditations de plus en plus affinées sur la perception des entités naturelles.



Miyamoto Musashi (1584–1645)

Ce terrible guerrier au combat, ou en duel aux deux bokken, est le même que celui qui peint les délicates aquarelles ci-dessous. « *Martin-pêcheur sur une branche* » et « *Autoportrait, samouraï*». Figure emblématique du Japon, maître samouraï et philosophe, Musashi est le plus fameux escrimeur de l'histoire du pays. Retiré sur le mont Iwato, il s'isola dans une grotte pour rédiger le *Traité des cinq anneaux,* sorte de somme de ses expériences.





Parmi tous ses écrits, Miyamoto Musashi a laissé un texte condensant sa vision d’une sorte d’éthique chevaleresque :

La Voie à suivre seul

Ne pas contrevenir à la Voie immuable à travers les temps.
Éviter de rechercher les plaisirs du corps.
Être impartial en tout.
N’être jamais cupide durant toute la vie.
N’avoir aucun regret dans les affaires.
Ne jamais jalouser autrui en bien ou en mal.
Ne jamais être attristé par toutes séparations.
N’éprouver rancune ou animosité vis-à-vis de soi ou des autres.
N’avoir aucun désir d’amour.
N’avoir aucune préférence en toutes choses.
Ne jamais rechercher son confort.
Ne jamais chercher les mets les plus fins pour contenter son corps.
Ne jamais s’entourer, à aucun moment de la vie, d’objets précieux.
Ne pas reculer pour de fausses croyances.
Ne jamais être tenté par aucun objet autre que les armes.
Se consacrer entièrement à la Voie sans même craindre la mort.
Même vieux n’avoir aucun désir de posséder ou d’utiliser des biens.
Vénérer les bouddhas et divinités mais ne pas compter sur eux.
Ne jamais abandonner la Voie de la tactique.

Depuis l’*Eloge* de Bernard de Clairvaux et autres thuriféraires de la chevalerie chrétienne, en passant par les enseignements de la *Futuwah* islamique, nous retrouvons en Extrême-Orient une certaine constante chez des êtres voués à des combats. Ces guerriers dépassent l’état de simples mercenaires ou de soldats ordinaires pilleurs de butin. Ils ont conscience d’autres buts à atteindre pour la réalisation d’une vie en plénitude. Dans les trois contextes abordés, des hommes, plus ou moins satisfaits de leur existence, se soumettent à une discipline de chaque instant pour maîtriser leur corps, leurs réflexes, leurs instincts. Regroupés dans des écoles, des confréries ou des groupes initiatiques, ces êtres prolongent leurs efforts par un combat intérieur. Il doit les conduire à une plénitude dans leurs rapports avec autrui, à une harmonie de chaque instant, à une quête spirituelle. Serait-ce ainsi, les fondements d’un esprit de chevalerie ?



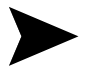


Cavaliers et chevaux caparaçonnés du Soudan et du Baguirmi. A fonction égale, les réflexes de protection sont identiques. En sus de leurs matelassures, ces guerriers africains pouvaient porter cuirasses de métal et lourdes épées.

Pour autant, on ne peut pas en déduire que de tels cavaliers soient des «chevaliers» dans le sens où on l'entendait en Europe médiévale.

C'est un peu l'emballement du prolifique communiquant J.P. Omotunde, chantre de l'africanité, et sur son site éponyme d'où sont extraites ces images du début du XXe siècle.





DES CHEVALERIES AFRICAINES

Continent et empires africains.

L'Afrique et ses 30 millions de km² (3 fois l'Europe géographique, 60 fois la France) semble bien dépourvue d'antiquités hors des zones égyptiennes ou d'occupations gréco-romaines. Pas de constructions pérennes en pierre, la brique et le pisé dissous, le bois a pourri. Les colonisateurs européens n'ont pas favorisé les recherches sur le passé africain et il faut reconnaître que les enseignements des lycées et collèges n'y faisaient pas grande allusion. Seuls comptaient les découpages à la règle, établis par la colonisation, d'où les difficultés de regroupements de zones ethniques et tribales lors des indépendances.

Pourtant, l'Afrique a un riche passé historique de royaumes et d'empires divers. Depuis un demi-siècle des chercheurs autochtones ont approfondi les travaux des premiers anthropologues, ethnologues et autres linguistes qui ont tenté de sauvegarder ce qui était en train de se dissoudre dans une modernité vorace. Pays de traditions orales, il suffirait de quelques générations pour qu'aient disparu ces bibliothèques vivantes constituées par des griots encore détenteurs des savoirs du groupe. Jadis, à chaque monarque africain était rattaché un griot, archive vivante de son peuple, sorte de mémorialiste à la façon de Vitry ou de Joinville pour les rois francs en croisade.

Forteresse du Grand Zimbabwe
Exemple typique du manque
de compréhension des Européens face
aux « non-civilisations » africaines.
Sa découverte, en 1531, attendit 1871
puis 1905 pour être documentée.
On en chercha les origines de l'Inde aux
Phéniciens, car il ne pouvait être possible
que des « sauvages » Bantous se soient
livrés à de telles constructions sur 7 km²
et dans une ville accueillant tout de
même 18 000 habitants.
Aujourd'hui, la forteresse est datée
de la période XIIIe-XVe s.,
bâtie par un peuple Shona déjà présent
dans la région depuis 400 av. JC.



Comment dans de telles conditions retrouver les traces d'une chevalerie africaine et qui plus est, mystique ? Deux difficultés : d'une part l'Afrique, maghrébine et subsaharienne, a connu très tôt la conquête musulmane. D'où des traditions chevaleresques proches de celles rencontrées dans les milieux soufis moyen-orientaux, avec des variantes selon les marabouts fondateurs des confréries. L'autre et surtout par manque de traces écrites, est la confusion établie entre cavalerie et chevalerie, même de la part de certains auteurs modernes, tout africains qu'ils soient….

Un Moyen Âge africain

Il ne se pourrait, en quelques pages, conter toute la richesse de l'histoire africaine, continent paraissant avoir été le berceau de l'humanité. En harmonie avec les propos précédents, il ne nous faudra envisager qu'une période équivalente, celle d'une sorte de Moyen Âge africain depuis les XIIe-XIIIe siècles. Pour l'exemple, nous nous limiterons à la bande subsaharienne allant du Mali au Soudan.

Déjà, en 734, un des empires du Niger, celui de Ghana, avait stoppé l'avance des forces Omeyyades. Il atteint son apogée vers l'an 1000, autour de sa capitale Koumi-Saleh (frontière sud de l'actuelle Mauritanie). A son déclin se développa une nouvelle entité, à partir du village de Niani (Guinée, à la limite du Mali). Cet empire du Mali se développa de 1230 à 1360. Il recouvrait environ 3 millions de km^2 (six fois la France) et, surtout, donna naissance à la culture du Mandé et à un récit fondateur remarquable, transmis oralement : *La charte des Chasseurs du Mandé.* Déclaration, d'esprit chevaleresque, où se mêlent des éléments presque métaphysiques, entre autres :

Les gens d'autrefois nous disent : « L'homme en tant qu'individu.
Fait d'os et de chair de moelle et de nerfs. De peau recouverte de poils et de cheveux. Se nourrit d'aliments et de boissons.

Mais son âme, son esprit vit de trois choses :
Voir ce qu'il a envie de voir. Dire ce qu'il a envie de dire.
Et faire ce qu'il a envie de faire.
Si une seule de ces choses venait à manquer à l'âme.
Elle en souffrirait et s'étiolerait sûrement. »

(Suite de l'article dans le prochain n° de « *L'Initiation* »)

Par Teresa Battesti

Simorgh :
l'allégorie de l'Accomplissement

Résumé

Oiseau fabuleux de la geste iranienne, inspirateur d'une abondante production littéraire en vers comme en prose, le *Sîmorgh* est l'équivalent persan du Phénix. Il apparaît comme le roi des oiseaux dans l'épopée héroïque, il est compatissant et thaumaturge secourable. Il est une métaphore de Dieu dans le mysticisme soufi. Selon une ancienne légende véhiculée en milieu zoroastrien, *Sîmorgh*, à l'instar du Phénix, se plongerait dans les flammes de la régénération après avoir vécu 1700 ans. Présent depuis la Perse antique dans le paysage épique et mystique de la mosaïque ethnique de l'Iran, il représente une permanence dans les traditions mythiques et religieuses aussi bien que dans les croyances populaires. Cette étude s'efforce de mettre en lumière la richesse du diaporama constitué par les œuvres dans lesquelles l'oiseau, qui n'est connu que par son nom, joue un rôle clef. Appelé *Saena* puis *Sen murw,* l'oiseau mythique que nous connaissons comme *Sîmorgh* est un fil conducteur à travers les multiples mutations d'une histoire plusieurs fois millénaire. Sîmorgh triomphe avec le Livre des Rois et ne quitte plus le devant de la scène littéraire mystique, religieuse et populaire. L'art sassanide des 6e et 7e siècles, le représente sous la forme d'une immense créature composite ailée, capable de transporter dans les airs un dromadaire ou un éléphant. Présent sur des pièces d'orfèvrerie et sur des textiles, ce thème décoratif a gagné l'ensemble de l'Eurasie et reste dans l'art musulman bien après la chute de l'Empire sassanide au 7e siècle. Ce motif s'est diffusé dans les régions chrétiennes de Byzance, en Arménie et en Géorgie. La figure de *Sîmorgh,* révélée à l'Occident par Le Langage des Oiseaux, version française de l'épopée d'Attar due à Garcin de *Tassy,* a inspiré poètes et romanciers. Flaubert dans La Tentation de Saint-Antoine présente un *Sîmorgh/Anqa* composite avec quatre ailes et une longue queue de paon, au plumage orange et argenté.

Il est le serviteur de *Balkis*, la Reine de Saba.
Préambule

La littérature persane bruisse de battements d'ailes. L'amour du rossignol pour la rose est une inépuisable source d'inspiration où les jeux opalescents des symboles étincelants se développent sur l'arrière-fond des théories mystiques. Malgré la richesse de ce leitmotiv, nous lui avons préféré un oiseau connu de nom, mais que nul ne vit jamais autrement qu'en songe. Son nom est *Sîmorgh*[1], l'oiseau fabuleux déploie ses ailes sur l'Iran depuis les temps reculés, son ombre tutélaire touche toutes les régions et les ethnies. Il suscite une floraison littéraire et philosophique ; les traditions orales témoignent de sa pérennité. *Simorgh* a joué un rôle déterminant dans un des cycles les plus importants du *Shâh name, Le Livre des Rois* de Ferdowsi (+1020), qui raconte, en 60.000 distiques[2], la geste de l'Iran depuis la création du monde jusqu'à l'invasion arabe du VIIe siècle. Il représente pour les Iraniens la version irrévocable des fondements de leur histoire. L'influence du Livre des Rois est immense, dans tous les domaines, ce qui explique que *Sîmorgh* soit un symbole central du soufisme.
Dans toutes ces œuvres, comme dans les poésies, *Sîmorgh*[3] symbolise toujours les états supérieurs de l'être en recherche d'accomplissement spirituel.

Histoire de son nom

Le nom du mystérieux oiseau *Sîmorgh* dérive de l'oiseau *Saena.* mentionné dans l'Avesta, devenu *Sen murw,* « Sen, l'oiseau », en pahlavi d'où vient la forme persane de *Sîmorgh*[4]. Ce nom a permis à Attar le jeu de mots admirable qui conclut sa grande épopée.

[1] *Schmidt H.P., Simorgu, Encyclopaedia Iranica, 2002.*
[2] *Massé H.,* Firdousi et l'Épopée Nationale*, Paris, Ed. Librairie Académique Perrin, 1935*
[3] *Blois de F.C., Sîmurgh, Encyclopédie de l'Islam.*
[4] *La forme avestique est au féminin et le persan ne différenciant pas les genres masculin et féminin, les auteurs parlent de* Sîmorgh *tantôt au masculin, tantôt au féminin. Pour notre part nous privilégions* Sîmorgh *sans article et nos citations reflètent ces choix.*

Sî-morgh en deux mots signifie « trente oiseaux. Attar introduit sous ce vocable la différence dans l'identité et l'identité dans la différence.
Les *Sî-morg,* ont réussi à aller du visible à l'invisible en effectuant le voyage de l'âme oiseau : pèlerinage de soi vers soi, auquel exhorte le soufisme. *« Tu as vu l'essor de Sîmorgh. Donc des entraves du désir ; évade-toi afin de voir en plein essor l'humanité*[5] *».*

***Sîmorgh* dans la Perse Antique**

Spenta Mainyu, l'esprit saint du mazdéisme est représenté par *Sîmorgh* jouant ici le rôle de la colombe dans le christianisme. Dans *l'Avesta*[6], *Yasht*[7] 14.41, la déité de la victoire auréole la maison du fidèle des rayons de *xvarnah*, la lumière de gloire, apportant la prospérité et la fertilité comme le fait le grand oiseau *Saena*, nimbé de *xvarnah*, planant sur la haute montagne aux lourds nuages, annonciateurs de pluies bienfaisantes. Dans le *Yasht* 12.17, l'arbre sur lequel se perche *Saena* pousse au milieu de la mer *Vourukaha.* Cet arbre dispose du pouvoir de guérir, et recèle les graines de toutes les plantes. Dans les textes pahlavi, le nid du *Senmurw* est sur l'arbre aux vertus curatives et aux nombreuses graines. Quand l'oiseau s'élève, des milliers de pousses sortent de l'arbre, et quand il se pose, il brise des milliers de pousses, laissant s'en échapper les graines. On n'a jamais pu identifier le *Senmuw* avec aucune espèce d'oiseau connue.

***Sîmorgh* héroïque**

L'arrivée de *Sîmorgh* coïncide dans Le Livre des Rois avec l'entrée en lice des héros Sam, Zal, Rostam, Sohrab, Esfandyar.
Simorgh paraît peu après la naissance d'un enfant, surnommé Zal é *Zar,* littéralement vieillard décrépit. Personne n'ose dire à Sam

[5] *Propos cité d'un soufi à l'auteur à Machhad en 1968.*
[6] *Livre saint du zoroastrisme, constitue les Écritures et les rituels toujours en usage chez les Parsi de l'Inde et les* Zardoshti *d'Iran.*
[7] *Hymnes aux divinités dont la matière mythologique sera reprise dans les épopées persanes.*

que son fils nouveau-né est albinos. Sam va voir son fils et maudit son infortune. Il donne l'ordre d'éloigner l'enfant car il voit dans ses cheveux blancs l'œuvre du diable. « Or il y avait une montagne appelée Alborz [8]. C'est là que *Sîmorgh* avait son nid, c'est dans ce lieu qu'il se tenait, éloigné du monde. Ils exposèrent l'enfant sur la montagne et s'en retournèrent… L'enfant resta assis dans ce lieu un jour et une nuit ; parfois il suçait son doigt, parfois, il poussait des cris… Les petits de *Sîmorgh* ayant faim, le puissant oiseau s'éleva de son nid dans l'air ; il vit un enfant qui avait besoin de lait et qui criait… Des épines formaient son berceau ; sa nourrice était la terre, son corps était nu, sa bouche vide de lait… Le *Sîmorgh* descendit des nues et le prit dans ses serres, le porta jusqu'au mont Alborz où était le nid de sa famille… *Sîmorgh* et ses petits environnèrent l'enfant d'une tendresse merveilleuse… *Sîmorgh* choisissait la venaison la plus tendre, pour que son petit hôte, qui n'avait pas de lait, suça du sang... L'enfant devint un homme semblable à un haut cyprès, sa poitrine était comme une colline d'argent, sa taille comme un roseau. »

Sam vit en rêve un cavalier qui lui donnait des nouvelles de son fils. Il appela les *mobeds* (clergé zoroastrien). Ils lui reprochèrent d'avoir manqué de reconnaissance envers Dieu en abandonnant son enfant. Sam se mit en route pour la montagne de l'Alborz. Il arriva au pied de la montagne et vit le nid haut perché de *Sîmorgh.*

Lorsqu'il aperçut Sam, *Sîmorgh* comprit qu'il était venu chercher son fils. Alors il s'adressa à lui qu'il appelait Dastan qui, en persan signifie : histoire, fable, mode musical. *« Ô Dastan,*[9] *je t'ai élevé comme une nourrice, je suis pour toi comme une mère et je suis une source de bonheur pour toi, entends mes paroles ». Sîmorgh* intima au jeune homme d'avoir à suivre son père qui lui offrirait une vie de faste et de gloire. Dastan fut rempli de tristesse à l'idée

---

[8] *Nom persan de la montagne qui enceint le monde. Dans l'Avesta elle est nommée haraiti bareza.*

[9] *Prénom donné à l'enfant par Sîmorgh. dastan est un mot à multiples sens : histoire, fable, conte, mélodie, mode musical…*

d'avoir à quitter ces lieux et *Sîmorgh*, pour l'encourager à rejoindre les siens, lui parla du « trône brillant et du diadème glorieux qui l'attendaient ». « *Emporte une de mes plumes* [10] *pour rester sous l'ombre de ma puissance et si jamais on te met en danger, si on s'élève dangereusement contre tes actions qu'elles soient bonnes ou mauvaises, jette cette plume dans le feu et de suite tu verras ma puissance ; car je t'ai élevé sous mes ailes … Je viendrai aussitôt comme un noir nuage pour te porter sain et sauf dans ces lieux»…* » *Sîmorgh* battit des ailes et s'éleva dans les nuages… Il remplit le monde d'une odeur de musc et il porta Dastan devant son père. Celui-ci fit acte d'humilité et rendit grâce à *Simorgh. « Ô roi des oiseaux, le Créateur t'a donné de la force, de la puissance et de la vertu parce que tu es le sauveur des malheureux, parce qu'en fait de bonté, tu es supérieur à tous les justes. Les méchants sont toujours confondus par toi ».*

Sam, tout au bonheur de retrouver son fils, le couvrit de présents magnifiques et le fit gouverneur du Sistan. Zal s'éprend de Rudabeh [11] qui se donne à lui. Son père le roi Manoutchehr soumet à Zal des énigmes qu'il sait résoudre. Le roi le fait chevalier et permet son union avec Rudabeh. La jeune femme a une grossesse très pénible. Au moment de l'accouchement, elle pousse des hurlements tels que Zal pense à la plume que lui avait donnée Sîmorgh ; il en brûla un peu. Aussitôt, l'oiseau « descendit comme un nuage d'où tombe une pluie de perles »… *Sîmorgh* annonce à Zal la naissance d'un fils herculéen. « *Rudabeh, ce cyprès argenté, te donnera un lionceau avide de gloire ». Sîmorgh* donne des ordres pour un accouchement inhabituel car l'enfant ne peut venir au monde naturellement. Il demande qu'on fasse venir un sage habile en pratiques magiques qui, « *après avoir pratiqué ses enchantements, ouvrira le flanc de la mère, après l'avoir enivrée de vin et délivrera le lionceau de sa*

[10] *Le thème de l'âme oiseau explique la participation de la plume à un monde extra-terrestre. L'esprit faisant vibrer la plume l'aide à établir la communication avec le monde de l'imaginaire.*

[11] *Battesti T., « Les Femmes du Livre des Rois », Objets et Mondes, La Revue du Musée de l'Homme, Paris, 1983, T.XXIII, fasc1-3, pp.17-33.*

prison ». La plaie recousue sera frottée d'une herbe broyée dans du lait et du musc ; puis Zal passera sur la blessure une des plumes de *Sîmorgh* pour que l'ombre de sa puissance ait un effet salutaire. L'opération réussie, Sîmorgh arracha une plume de sa tête[12] et la fit tomber puis, d'un puissant envol, disparut dans les airs. La mère resta endormie sous l'effet du vin. Lorsqu'elle se réveilla, elle sourit à cet enfant qui avait la majesté royale. Elle s'écria « Je suis délivrée (rostam) » et l'on prénomma l'enfant Rostam (étymologie populaire). La césarienne préconisée par l'oiseau fabuleux et qui sera pratiquée beaucoup plus tard en occident fait de *Sîmorgh* un thaumaturge d'avant-garde. Rostam, véritable Hercule persan, devient le champion de l'Iran et débarrasse le pays du démon blanc à l'issue de sept aventures périlleuses. Il remporte victoire sur victoire mais le destin lui fait affronter son propre fils Sohrab, en combat singulier et, tandis que le fils meurt, ils se reconnaissent. Rostam est désespéré mais n'en continue pas moins de porter les couleurs de l'Iran et de livrer des combats singuliers contre les champions touraniens.

La dernière intervention de *Sîmorgh* se situe dans la geste d'Esfandyar, sous le règne de Goshtasp qui voit l'apparition de Zoroastre. Pour commémorer cet événement, Goshtasp plante le cyprès de Kashmar, présumé d'origine paradisiaque. Mais le roi du Touran place Goshtasp devant un dilemme : Étouffer le zoroastrisme ou subir la guerre. Goshtasp refuse d'obéir à l'injonction de l'ennemi de toujours. Esfandyar, son jeune fils, prend le commandement de l'armée, triomphe du Touran et s'en va prêcher le zoroastrisme.

Esfandyar, demande à Rostam de venir à la cour rendre hommage au roi. Rostam accepte à condition qu'on le laisse paraître à la Cour en homme libre. Esfandyar, véritable héraut du zoroastrisme, croit que désobéir à la personne royale, reflet terrestre de la puissance d'Ahuramazda, est un parjure. Rostam, au crépuscule d'une vie auréolée de gloire est placé devant une regrettable alternative : se

[12] *Cette plume a des pouvoirs magiques car elle provient de farr « le nimbe divin », qui cerne la tête de Sîmorgh.*

laisser enchaîner ou se résoudre à tuer un prince jeune et vaillant. Les deux braves sont pris dans la nasse du sort et acculés à se battre. Zal, le père de Rostam, fait brûler un peu de la plume qu'autrefois *Sîmorgh* lui donna. L'oiseau descend du ciel, panse les blessures de Rostam, lui rend ses forces et le prévient que celui qui tuera Esfandyar sera occis. Il recommande à Rostam de se laisser enchaîner pour conjurer le mauvais sort, mais, dans le même temps, il le conduit à un tamaris, lui en fait couper une branche qui, dit-il « *tranchera les jours d'Esfandyar si elle est transformée en flèche* ». Rostam demande à Esfandyar d'arrêter le combat mais ce dernier veut s'emparer de lui qui, alors, décoche sa flèche. Elle se fiche dans l'œil d'Esfandyar qui meurt en se sachant victime de quelque sortilège, Rostam n'ayant été que le bras armé du destin. Celui-ci, meurtrier d'Esfandyar, le suivra dans la mort, comme *Sîmorgh* l'avait annoncé.

Sîmorgh mystique

« Les oiseaux et les mythes volent de mémoire en mémoire. L'homme est une branche où parfois l'oiseau se pose » [13].

L'oiseau aux grandes ailes est devenu un thème central des mystiques iraniennes.

La transition du récit épique au récit mystique se fait par Sohravardi, fondateur de la théosophie orientale. Si *Le Livre des Rois et Le Langage des Oiseaux* sont de longues épopées en vers [14], Sohravardi met *Sîmorgh* en scène dans de courts récits en prose. Il y rappelle le message de l'antique foi iranienne et l'introduit dans la Perse islamisée, souligne l'importance de *xvarnah* « lumière de gloire », dont les liens avec *Sîmorgh* sont étroits depuis les temps lointains de l'*Avesta*. *L'Archange* Empourpré est une œuvre majeure de

---

[13] *Formule prononcée par un nasal, conteur, à Machhad, en 1977 et notée par l'auteur.*

[14] *Les genres poétiques sont définis par leur forme, c'est-à-dire la disposition des vers et des rimes. Les épopées épiques et mystiques sont de type masnavi. Les vers sont tous du même mètre et riment deux à deux.*

Sohravardi, *Sîmorgh* y symbolise le Tout, l'Absolu.
Les informations cosmologiques et astronomiques amènent la venue de *Sîmorgh*, servent de jalons, - au même titre que la montagne de *Qâf* [15] et les onze montagnes qu'elle englobe, l'arbre Tûbâ [16], le joyau qui illumine la nuit, les douze puits, les sept ateliers – au périple proposé au voyageur mystique. *« Si loin et si longtemps que tu ailles, c'est au point de départ que tu reviendras ».* Le moi que l'on retrouve au sommet de la montagne *Qâf* est le moi purifié, supérieur, c'est l'être qui par le voyage est arrivé à la transmutation [17]. Tout est en place pour l'intervention de *Sîmorgh* car c'est grâce à son concours que la geste des héros que nous avons suivis dans Le Livre des Rois, se transforme en épopée mystique. Sohravardi choisit la naissance de Zal et la mort d'Esfandyar où l'entremise de *Sîmorgh* prête son mystère à la quête spirituelle. L'histoire de l'âme se joue entre les deux héros. La venue au monde de Zal [18] illustre l'entrée de l'âme dans le monde terrestre nimbé de lumière blanche, la mort d'Esfandyar est une défaite, en apparence puisqu'elle transporte ce chantre de la foi zoroastrienne dans l'extase ultime, victoire de la sagesse, l'âme s'envolant jusqu'au monde dont elle émane. Esfandyar symbolise tout mystique ramené au sommet de la montagne de *Qâf* [19], au royaume de *Sîmorgh*, aspect indestructible de tout être, parent céleste de l'âme humaine.

---

15 Qâf*, bien connue de la géographie visionnaire est la montagne cosmique qui entoure notre monde à la façon d'une coupole et qui marque la limite entre notre monde du devenir et celui de l'éternité divine.* Qâf *est aussi appelée montagne de la sagesse.*

16 *L'arbre Tuba est un arbre immense au sommet duquel* Sîmorgh *a son nid. Tûbâ est placé au centre des sommets composant la montagne de* Qâf*. Cet arbre apparaît dans toutes les traditions mystiques iraniennes comme étant au sommet du monde de l'âme et ses branches pendent depuis la région la plus haute du paradis.*

17 *Opus cité note 15.*

18 *Les cheveux blancs de Zal sont la marque de son appartenance à ce monde de l'invisible. On peut rattacher Zal au thème de « l'enfant redouté » par un père détenteur de la royauté et qui s'alarme des signes précurseurs de la future grandeur de son fils qu'il jalouse ; il s'efforce de disposer de lui, mais l'enfant est sauvé, élevé par un oiseau miraculeux puis, finalement, retrouve son père rongé par le remords qui lui succède sur le trône. Achemenes, roi légendaire fondateur de la dynastie achéménide à laquelle appartinrent Cyrus, Cambyse, Darius aurait élevé par un aigle et eut une glorieuse destinée.*

19 Sîmorgh *a son nid au sommet de l'arbre Tuba, sur la montagne de* Qâf*, l'Alborz de la tradition avestique et du* Shâh name.

L'Incantation de la *Sîmorgh*, autre récit de Sohravardi est un traité de haute doctrine mystique orchestré autour de l'oiseau mystérieux. Le prologue décrit la huppe qui au printemps, s'envole vers la montagne de *Qâf* et, arrachant son plumage, devient *Sîmorgh*, après que l'ombre de la montagne se fut étendue sur elle pendant une journée divine équivalant à mille ans du comput des hommes. L'appel incantatoire de l'oiseau fabuleux soulève le pèlerin mystique jusqu'à *fanâ*, l'annihilation dans la divinité de *Sîmorgh.* À l'issue du voyage, le pèlerin apprend que la divinité a toujours été présente en lui et que seul l'en séparait son moi routinier. Sohravardi termine son récit sur cette formule : « *Quiconque n'éprouve pas, ne comprend pas ». L'Incantation de la Sîmorgh* est un chant du cygne [20]. La richesse de la figure de *Sîmorgh* chez Sohravardi dépasse de beaucoup les limites imparties à cette étude et illustre l'extraordinaire résonance du *Shâh name* dans la pensée iranienne.

***Sîmorgh* dans les ordres soufis**

Dans certaines confréries, lorsque le maître se choisissait un successeur, l'assentiment de *Sîmorgh*, la plus haute instance de l'invisible, se manifestait sous la forme d'un oiseau vert qui se posait sur la tête de l'élu. Voici le sens de cette histoire : *Simorgh* peut aider *salek*, le chercheur, à devenir ce qu'il est en mettant au monde l'esprit caché dans les profondeurs de son être pour en faire jaillir la luminosité.

- Ramification de l'ordre soufi Nemat Ollahi [21], l'ordre Gonabadi est assez présent en Iran [22]. Aux yeux de ces mystiques [23], le *Shâh name* est un véritable livre de chevalerie dans lequel s'affrontent

[20] *Un autre nom désigne Sîmorgh c'est qûqnûs, terme grec désignant le phénix, mais qui est une transcription du terme grec désignant le cygne kuknos. Dans le Phédon, Socrate proclame que si le chant du cygne est plus vibrant quand il sent venir la mort, c'est de la félicité à la pensée de rejoindre la divinité, transition vers l'annihilation mystique.*
[21] *Algar H., Gonaubadi Order, Encyclopaedia Iranica.*
[22] *Il tire son nom de la ville de Gonabad au Khorassan, où l'ordre a vu le jour.*
[23] *Homayuni M., Tariq e selseleha ye tariqa ye nematollahyia dar Iran, 1979.*

lumières et ténèbres. Les chevaliers mystiques y défendent le beau, le bien le vrai. Ils traversent sept épreuves pour éliminer leur âme inférieure car seul celui qui contrôle les pulsions de l'ego peut prétendre atteindre l'étape ultime où il sera mis en présence de *Sîmorgh*, dans le huitième climat, dimension de l'immortalité. Les chevaliers spirituels sont placés sous la protection du guide spirituel Zal, aux cheveux blancs qui connaît la jeunesse éternelle car il est placé sous l'aile de *Sîmorgh*.

Envols vers Sîmorgh

L'œuvre d'Attar, point d'orgue du cycle de l'oiseau mystique, est précédé par deux récits d'ascensions d'oiseaux : allégories de l'âme mise en demeure de développer sa force intérieure pour gravir les degrés menant à la gnose, la connaissance salvifique.

L'ascension céleste, archétype de l'histoire des religions, est pour la mystique spéculative du soufisme, l'imitation du *Miraj*, le Voyage nocturne, du Prophète de l'Islam.[24]

- À travers le *Récit de l'Oiseau*, Avicenne (+ 1037) nous invite à parcourir l'histoire intérieure de l'âme [25]. « A chaque instant, une âme, un esprit s'envolent là où il n'est plus de lieu. » [26] pour arriver à la montagne cosmique de *Qâf*, jusqu'au sanctuaire du Roi (*Sîmorgh*) à la beauté à nulle autre pareille. La fugace vision du Roi *Simorgh* est un gage sur le futur. L'oiseau-âme doit retourner dans le monde Mais, désormais, il cheminera en compagnie du Messager du Roi, qui l'aidera à se libérer car l'oiseau s'est éveillé à un tel niveau de conscience que rien ne peut plus le brider pour accomplir la transmutation sans laquelle il ne peut espérer rejoindre *Sîmorgh* sur la montagne de *Qâf*.

---

[24] *Mohammad sur une monture appelée burâq, guidé par l'Archange Gabriel a parcouru les 7 ciels et est descendu aux enfers,*

[25] *Corbin H., L'Iran et la philosophie, Ed. Fayard, Paris, 1990.*

26 Vitray de Meyerovitch E., Rûmî et le soufisme, Ed. du Seuil, Paris, 1977

- Ahmad Ghazâli († 1111) dans son *Pèlerinage des Oiseaux vers leur Roi*, montre le rassemblement des oiseaux qui se cherchent un roi. Nul à leurs yeux n'en est plus digne que l'oiseau *Anqa* mais cet oiseau réside dans une île lointaine inaccessible. Ils décident de s'y rendre malgré les difficultés du chemin, ceux qui purent venir à bout des épreuves parvinrent sur l'île de l'oiseau *Anqa,* - équivalent arabe de *Sîmorgh* [27]. Quand il paraît, à leurs yeux admiratifs, il les mortifie et les désespère : « *nous n'avons nul besoin de vous* », leur dit-il. Car lui seul élit ceux qu'il juge dignes de faire leur demeure de sa proximité.

***Sîmorgh* dans Le Langage des Oiseaux** [29]

La grande épopée d'Attar marque un sommet d'expérience mystique car Attar a repris certaines descriptions de ses prédécesseurs mais surtout d' Avicenne [29] qu'il a magnifiquement orchestrées dans *Le Langage des Oiseaux,* l'envol vers la Vérité absolue : *Sîmorgh.*

L'épopée propose le plan-type de l'itinéraire céleste de l'âme dans sa remontée vers sa patrie d'origine. L'oiseau–pèlerin est l'allégorie du soufi ou *aref,* l'adepte qui monte à travers de multiples stations jusqu'au sommet de la vie contemplative et de la félicité en *Sîmorgh*. Le terme de l'ascension marque l'ultime niveau de la rencontre. La mission suprême confiée à l'homme, la progression sur l'échelle de l'être doit être mue par l'amour divin, viatique pour la recherche de l'Unité primordiale et le retour au centre où l'âme retrouve la libération de ses entraves. *Le Langage des Oiseaux* qui compte 4647 vers, doit son titre à un verset coranique : « *Oui, nous avons conféré la science à David et à Salomon* ». Tous deux disaient « *Louange à*

---

[27] *Par tropisme, les traditions populaires reprises par les chroniqueurs de l'imaginaire du voyage ont regroupé ces deux oiseaux plus un troisième pareillement fabuleux Rokh sous la même dénomination.*

[28] *Attar F., Manteyq o Tayq, Le Langage des Oiseaux, traduction de Garcin de Tassy, Ed. Papyrus, Paris, 1982. Toutes les citations dans notre texte sont extraites de cet ouvrage.*

[29] *Écrit en arabe mais traduit en persan par Sohravardi.*

Dieu qui nous privilégie sur beaucoup de ses adorateurs croyants ». Salomon hérita de David. Il dit *« Humains, on nous a enseigné le langage des oiseaux, nous sommes gratifiés de tout. – C'était là privilège éclatant. »* [30] Salomon est le modèle du guide mystique, capable de dialoguer avec les âmes oiseaux dans une langue secrète. Connaître le langage des oiseaux, c'est saisir le langage de tous les êtres créés, tels qu'ils s'expriment sans paroles mais par leur manière d'être. Quand on perçoit cette réalité, on détient la clef des symboles.

En choisissant ce titre, Attar vise à la communication des états supérieurs de l'être, car l'oiseau de l'âme est aussi au plus près de l'ange. Et l'oiseau vole de la beauté terrestre jusqu'à la beauté divine. De même l'affinité profonde qui les unit fait s'envoler les oiseaux vers leurs congénères, les rassemble pour découvrir la réalité ultime de leur être en *Sîmorgh*. Le sens et la portée du cheminement à travers le texte d'Attar sont facilités par cent cinquante historiettes et anecdotes qui jalonnent le récit allégorique et attestent un incomparable talent de fabuliste créant des digressions facilitant la compréhension des hautes conceptions spirituelles de l'auteur. *Le Langage des Oiseaux* relate l'histoire des oiseaux qui se rassemblent pour se donner un roi. [31] L'épopée comporte deux parties : *Les Conférences Préparatoires des Oiseaux* et *Les Stations des Oiseaux.* Attar campe ses acteurs : les oiseaux emblématiques des hommes. Il les interpelle *« Mets en œuvre l'oiseau de l'âme afin que l'esprit de Sîmorgh vienne à toi ».* Parmi tous les portraits, nous retiendrons celui de la huppe car elle tient le rôle capital de prédicateur, missionnaire et guide dans cette aventure vers *Simorgh.* Attar l'interpelle longuement, elle qui a conduit le Roi Salomon à la Reine de Saba, qui a tenu avec Salomon un *langage d'oiseaux.* Elle a été

[30] *Le Coran, traduit et annoté par Jacques Berque, Ed. Albin Michel, 2002, Sourate XXVII : 15,16.*

[31] *L'histoire reprend les péripéties du récit d'Avicenne : les épreuves qu'endurent les oiseaux en chemin vers leur roi*

[31] *Allusion à sa couronne de plumes.*

[32] *L'ombre ici c'est la nature entière qui, selon le soufisme, émane de Dieu, véritable soleil de l'univers*

sa confidente, ce qui lui a valu sa couronne de gloire. [32]
Lorsque les oiseaux du monde furent rassemblés, la huppe qui était entrée dans la voie spirituelle et savait le bien et le mal, leur tint ce langage : *« Je suis réellement enrôlée dans la milice divine, et je suis le messager du monde invisible. Je connais dieu et les secrets de la création ».* La huppe leur présente *Sîmorgh*, comme étant leur roi. *« Il est proche de nous et nous en sommes éloignés. Il a devant lui des milliers de voiles de lumières et d'obscurité. L'amour qu'on lui porterait sans réciprocité ne serait que tourment… Il faut que Sîmorgh t'aime aussi, lui seul ouvre le chemin qui conduit à lui ».* L'assemblée des oiseaux désire se rendre auprès de *Sîmorgh,* mais bientôt les raisons de se dispenser de ce voyage semé d'embûches et de tourments, s'égrènent. La huppe les apostrophe « Oiseaux dépourvus d'ambition… quand *Sîmorgh* découvre sa face aussi brillante que le soleil, il produit par-là des milliers d'ombres sur la terre, puis il jette son regard sur ces ombres pures et alors de nombreux oiseaux se manifestent. Les oiseaux que l'on voit dans le monde ne sont donc tous que l'ombre [33] de *Sîmorgh.* [34] La huppe est une incarnation de *ensan e kamel,* l'être parfait, elle insuffle la volonté d'accéder à l'apothéose spirituelle. Les oiseaux se placent sous sa houlette, se font ses disciples, reconstituant la chaîne initiatique *selselè* qui exemplifie la dépendance de l'âme vassale envers son maître et les étapes de la transmission. Elle poursuit son rôle de directeur spirituel. » Si tu veux m'obéir, répond-elle au dernier oiseau… tu porteras ce qu'on ne trouve pas au pays de *Sîmorgh.* Porte là-bas en abondance, l'ardeur de l'âme et les efforts de l'esprit ; car personne ne doit donner autre chose. Les soupirs d'amour qui parviennent y portent le parfum du cœur.» Puis elle décrit la topographie de la route mystérieuse qui doit conduire les oiseaux à *Sîmorgh*. Elle exhorte l'assemblée ailée à traverser, pour rejoindre *Sîmorgh,* les sept vallées mystiques : de la recherche, de l'amour, de la connaissance, de l'indépendance,

[33] *Cette métaphore rappelle l'image chrétienne de l'homme qui est à l'image de Dieu.*
[34] *Le nombre 7 est récurrent dans les écrits soufis. : 70.000 voiles du Coran, Haft Peykar, Sept Idoles, de Nezami où les 7 princesses favorites coloraient de leurs 7 teintes astrales la perception impériale du monde de l'Empereur Moghol Homayyoun.*

de l'unité, de la stupeur et du dénuement. Ce sont les sept degrés de la spiritualité [35]. Cet itinéraire doit amener salek, le pèlerin à franchir les 7 stations pour se détacher de son être psycho-physique et s'unir à *Sîmorgh*, l'Un, le Tout. *« Les oiseaux qui s'étaient mis en chemin remplissaient le monde entier et il n'en arriva que trente sans plumes ni ailes, fatigués et abattus, le cœur brisé, l'âme affaissée, le corps harassé de fatigue… Alors ils virent cette majesté, cet Être au-dessus de la portée de l'intelligence et de la science… ils virent réunis des milliers de soleils plus resplendissants les uns que les autres.* » Enfin, un chambellan grand officier de *Sîmorgh* vint s'enquérir de la raison de leur présence et finit par une phrase inquiétante « Comment vous appelle-t-on dans le monde et que peut-on faire d'une impuissante poignée de terre comme vous ? ». Ils répondent qu'ils sont venus poussés par l'amour pour *Sîmorgh*… et espèrent pénétrer auprès de cette sublime majesté. Le chambellan rétorque : « que vous soyez ou ne soyez pas dans l'univers, le roi n'en existe pas moins éternellement… Retournez donc en arrière, ô vile poignée de terre ». Attar va faire ressortir l'aspect initiatique de la geste des *Si-morgh*, après deux paraboles dont celle du Papillon et de la flamme, reprise du grand mystique Halladj (mis à mort en 922) et qui est récurrente dans la mystique iranienne. Le papillon parvânè s'approche de la flamme et s'y brûle, réalisant la réalité des réalités. Il se jette dans la flamme pour ne jamais revenir car il a atteint à la perfection en obéissant à l'injonction : « Meurs avant de mourir », un des dits attribués au Prophète de l'islam. Cette aspiration à l'anéantissement pour ne faire qu'un avec le Tout est le soubassement du *Langage des Oiseaux* servi par une langue ample et imagée conférant au texte une harmonie exceptionnelle dans laquelle se fondent les composantes spirituelles et psychiques.

Après l'embrasement du papillon, on revient au récit de la fin de l'aventure des *Sî- morgh*. On met devant les oiseaux un écrit qu'ils

[35] *Attar compare cet écrit au document de vente de Joseph,- l'adolescent de la Bible - signé par ses frères et qu'il leur produisit quand, revêtu de la pompe royale, il les reçut en Égypte sans qu'ils l'aient reconnu.*

[36] *Opus cité note 6.*

doivent lire jusqu'au bout. [36] La lecture de ce livre mystérieux leur fit éprouver confusion et crainte et leur corps s'évanouit, leur âme fut anéantie. « *Lorsqu'ils furent purifiés et dégagés, ils trouvèrent une vie nouvelle dans la lumière de Sîmorgh… dans le reflet de leur visage, ces Sî-morgh contemplèrent la face du Sîmorgh spirituel… Lorsqu'ils regardaient du côté de Sîmorgh, ils voyaient bien que c'était Sîmorgh qui était en cet endroit et s'ils portaient leurs regards vers eux-mêmes, ils voyaient qu'eux-mêmes étaient Simorgh.* » Ils surent ce qu'était le mystère de la pluralité et de l'unité des êtres. Les oiseaux s'anéantirent dans Simorgh, « *l'ombre se perdit dans le soleil… la voie reste ouverte, mais il n'y a plus ni guide ni voyageur. Les oiseaux se fondirent dans la puissance créatrice.* » Il en va de même du mystique, pour arriver au stade de fana l'anéantissement, dans le face à face avec le mystère du soi, il doit se rendre transparent à l'Absolu ; pour revenir au centre de soi-même, nostalgie de la patrie spirituelle.

***Sîmorgh* lyrique**

Pour évoquer la richesse de l'inspiration qu'il a suscitée, nous avons choisi ce poème de Hafez (†1389) le plus grand poète lyrique persan.
« *Il y a bien longtemps mon Sîmorgh avait abrité son nid*
Au faîte de la voûte céleste
Puis, emmuré dans la cage de mon corps,
Il avait perdu tout espoir en la vie,
Autour de ce monceau de cendres,
Voilà maintenant qu'il vole, l'oiseau, plein de vie,
Et dans la niche parfumée du ciel,
Il vient encore faire son nid.
Quand là-haut il s'envole, il se penche
Sur le rameau d'or du Tuba ;
Il fait sa demeure sur cette arche fertile
Qui offre sa fraîcheur aux bénis qu'il abrite…
Il habite un monde puis l'autre,
Sous lui, souvent, il voit rouler les planètes
Son corps est tout rempli d'air

Et son âme de l'amour de Dieu. »
***Sîmorgh* bahaï**

D'abord mouvement de réforme, le bahaïsme proclame en 1848 la rupture totale avec l'islam Au cœur du message, il y a la conviction que l'humanité ne forme qu'une seule famille et que le moment est venu pour elle de s'unir en une société mondiale. Il enseignait que *« La terre est un seul pays dont les hommes sont les citoyens ».*

Bah'ullah écrivit en prison où il passa quarante ans un ouvrage en vers important qu'il nomma les *Sept Vallées,* en souvenir du *Langage des Oiseaux* d'Attar. Le *Sîmorgh* est le guide du chercheur de vérité exhortant les fidèles à échanger les joies fugitives contre les éternels délices. À condition que le voyageur ne s'écarte pas, fût-ce de l'épaisseur d'un cheveu, de la Loi, qui est le secret même du cheminement. [37]

***Sîmorgh* d'Arak**

Nous évoquerons Sîmorgh à travers un des contes que nous avons recueillis en 1967 dans un atelier de tisseuses des environs d'Arak à Saqour.

Un roi avait trois fils, un grenadier [38] portait des fruits, trois d'entre eux arrivés à maturité se changeraient en trois superbes jeunes beautés, destinées aux princes. À tour de rôle chacun d'entre eux monte la garde la nuit pour qu'on ne subtilise pas les grenades. Les deux aînés se firent voler deux des grenades. Quant au plus jeune, il se fit une blessure, mais s'endormit quand même et la troisième grenade disparut même si le prince put blesser le chapardeur. Les princes suivirent les traces de sang et arrivèrent en vue d'un puits ; le troisième prince y descendit et trouva trois jeunes filles

[37] *La grenade joue un rôle important dans les traditions soufies, si l'on en mange une, on sera à l'abri du démon. Pendant la nuit la plus longue de l'année au solstice d'hiver, shab é yalda, pour ne pas s'endormir, il faut manger une grenade et ainsi on a la force d'aider le soleil à se hisser des ténèbres.*
[38] *Dans aucune tradition ni aucun texte, Sîmorgh ne mange de chair humaine.*

très belles qu'il délivra ainsi que leur trésor des emprises d'un *div* (démon). Ses frères remontèrent les jeunes filles et le trésor, mais abandonnèrent leur cadet. Ils dirent à leur père que son fils bien-aimé avait été tué par le *dîv.* En fait le prince se trouvait sept étages sous terre. Il rencontra un monarque qui lui dit que *Sîmorgh* était la seule créature capable de le faire remonter, à condition qu'il tue le serpent qui dévorait ses oisillons. Le prince écrasa le serpent, nourrit de sa chair les oisillons affamés et *Sîmorgh* le délivra. Le Prince se procura des provisions, viande et eau en quantité, pour alimenter *Sîmorgh* durant leur voyage vers son pays. La viande venant à manquer le jeune homme coupa un bout de sa cuisse que *Sîmorgh* ne toucha pas [39] mais à l'arrivée, avec un peu de salive remit en place le morceau de chair. *Sîmorgh* remit trois plumes au jeune prince qu'il devait brûler en cas de besoin.

Le lendemain, on devait marier la princesse qui lui était originellement destinée au fils du chambellan. La promise exigea avant l'hyménée un coq d'or et une lampe d'or éclairée par le nimbe lumineux éternel. [40] Le jeune prince brûla une plume de *Sîmorgh* qui lui apporta les objets demandés par la princesse. Elle reconnut celui qu'au fond du puits elle avait aimé au premier regard. Le roi ravi de retrouver son fils qu'il croyait mort, les maria et ils coulèrent une vie heureuse, entourés de leurs enfants, bénis par leurs sujets.

Ainsi s'achève notre voyage vers *Sîmorgh* dont le chant magique ouvre à la vision intérieure des magnificences du monde spirituel et aux splendeurs des métamorphoses de l'être.

Bibliographie

Amir Moezzi A.M., *Le Guide divin dans le shi'isme originel,*
Ed. Verdier, Paris, 1992.
Arabi I., *Le Livre de l'Arbre et des Quatre Oiseaux,* traduit par D.Grill,

[39] *Dans aucune tradition ni aucun texte, Sîmorgh ne mange de chair humaine.*
[40] *Xvarnah, la lumière de gloire mazdéenne qui intervient dans la relation entre l'âme et le divin, donc Sîmorgh.*

Paris, Ed. Les Deux Océans.
Attar F.Ed., *Manteyq o Teyq,* commenté par Shafiyi Gorgani, Ed. Sohran, Téhéran, 1992.
Battesti T., *Zan dar Shah namé,* Université de Téhéran, 1963
Bausani A., *Storia della Letteratura persiana,* Milano, Ed. Mondadori, 1960
Bonaud C., *Le soufisme, al tasawwuf et la spiritualité islamique,* Paris, Ed. Maisonneuve Larose,2002.
Browne E. G., *A Literary History of Persia,* 4 vol., Cambridge Univ. Press, 1902, rééd. 1969.
Burckhardt T., *Introduction aux doctrines ésotériques de l'Islam,* Paris, Ed. Dervy, 1996.
Cerulli E., *Il libro della scala* e *le questione delle fonti arabo espagnole della divina Comedia,* Citta del Vaticano,Ed. Studi e Testi, 1949.
Chebel M., *Dictionnaire des symboles musulmans,* Paris, Ed. Albin Michel,
Corbin H., *Terre céleste et corps de résurrection, de l'Iran mazdéen à l'Iran shî'ite,* Paris, Ed. Buchet-Chastel, 1979.
Corbin H., *L'Iran et sa philosophie,* Paris, Ed. Fayard 1990.
Ferdowsi A.Q., *Shâh-Nâmé,* « Le Livre des Rois », édité et traduit, par Jules Mohl, 7 vol. Paris, 1876-1878.
Furuzanfar B.Z., *Ahadith é Mathnavi,* Téhéran,1955.
Gord-Faramarzi A. S ; *Simorgh dar qalamrai farahang é Iran,* Téhran, 1993.
Habib M., *« Somes notes on the Naqshbandi Order »,* Muslim world, 59 ;1969.
History of Persian Literature from the Beginning of the Islamic Period to the Present Day, (sous la direction de G.Morrison), Brill, Leyde, 1981
Iqbal M., *Javidnamè,* Lahore, 1932.
Le Coran, traduit et annoté par Jacques Berque, Ed. Albin Michel, 2002.
Massé H., *Firdousi et l'Epopée Nationale,* Paris, Ed. Librairie Académique Perrin, 1935
Massé H., *Anthologie persane* (XIe-XIXe s.), Payot, Paris, 1950
Massignon L., « L'œuvre hallajienne d'Attar », *Revue des Etudes*

islamiques, Paris 1941-1946.
Melikof I., *Sur les traces du soufisme turc,* Istanbul, Ed. Isis, 1970.
Meyerovitch de Vitray E., *Rumi et le soufisme,* Sagesse, Paris, Ed. Seuil,2005
Mokri M., « La Mystique de l'Ian Ancien » (sous le direction de Marie-Madeleine Davy)
Encyclopédie des mystiques III, Paris, Ed. Petite Bibliothèque Payot, pp 119-149.
Mo'in M., *Le Mazdéisme et son influence dans la littérature persane* (en persan, avec un résumé en français par H. Corbin), Téhéran, 1948
Molé M., « Le partage du monde dans la tradition iranienne », *Journal Asiatique,* 240,1952.
Pellat C. « Anqâ » *Encyclopédie de l'Islam,* Ed. Peteers, Leiden, 1978.
Persian Literature (sous la direction de E.Yarshater), Bibliotheca Persica, New York, 1988
Rumi D.Ed., *Dîvan é shams,* Ed. Furuzanfar



La pensée humaine un trésor d'imagination

La cécité mentale

Par Christine Tournier

La cécité, c'est l'**ignorance**, la non acceptation de ce qui est, la prédilection pour les illusions qui occultent la réalité que nous avons à apprendre. Les ténèbres nous enveloppent mais la Lumière est en nous : nos handicaps, nos insuffisances, nos multiples souffrances, liées à notre attachement au « moi, personnellement, je… », nos erreurs, **ont du sens** : celui de nous apprendre – à chacun selon son dû – à progresser dans l'amélioration de l'être et à sa libération. **Il ne suffit pas de croire mais de VOIR.**

S'incarner est la preuve, du fait même de nos limites, de la compréhension suprême du Mystère de la Vie. Si nous étions éveillés, nous ne serions pas ici. Notre humanité témoigne de notre aveuglement premier mais aussi de notre capacité à le dépasser pour approcher de la Vraie Lumière. A nous de transformer les souffrances, comme le dit Sullivan, en ailes pour voler, comme les anges. Si nous pensons que l'enfer n'est qu'un concept et que s'il existe, il est ici et maintenant, dans notre quotidien, seconde par seconde, nous pouvons alors penser que nous pouvons changer cela et que l'apparente fatalité n'est qu'imaginaire : le karma évolue selon nos propres choix et notre propre chemin pour se libérer de ce qui peut précisément concerner cet « enfer ».

Si nous laissons l'Amour nous traverser, il n'y a plus de dualité, ni avec le monde, ni avec soi-même. L'accord se trouve à chaque instant, et la confiance est le liant qui permet d'apaiser nos incohérences et les incohérences du monde. En effet, c'est là que nous constatons, sans aucun doute possible, **l'interdépendance de tout le Vivant.** Comparer, c'est déjà séparer ; juger, c'est encore séparer ; médire, c'est encore davantage séparer, diffamer, alors là, c'est carrément séparer ! Alors que nous ne pouvons nous passer les uns des autres, même les plus solitaires, car chaque âme qui participe de l'âme collective a une raison d'être, est un élément qui peut nous permettre de mieux approcher de la Connaissance de nous-mêmes, de l'univers et des dieux. Même les êtres les plus horribles ont forcément un rôle à jouer dans notre vie, bien que l'évolution de l'humanité pourrait les voir diminuer en nombre, ce dont la vie contemporaine ne témoigne pas, à l'évidence.

Echapper aux rapports de force est possible, précisément quand la Force nous imprègne, nous envahit, nous habite. Cette Force n'est pas nôtre, mais elle est Tout ; elle est le Divin, elle est l'Energie spirituelle manifestée en nous et par nous. Rien ne nous appartient mais nous n'appartenons à rien, à personne, pas même à nous-mêmes. Nous ne sommes qu'une infinie parcelle de la Vie, à la fois dérisoires, épiphénoménaux, et pourtant très importants puisque détenteurs d'un destin propre. Notre seul libre arbitre est de répondre positivement ou négativement à ce destin individuel et collectif.

La notion de **prakrita** peut être associée à la pierre brute qui existe à l'état naturel. Elle est là, mais elle devra avoir un devenir pour échapper à son apparente inertie. En parvenant à l'état de **samskrita**, c'est la pierre cubique, taillée, qui peut s'adapter harmonieusement à d'autres pierres. Ce dégrossissement spirituel est l'apprentissage de chacune de nos renaissances ; et tant que nous ne comprendrons pas l'essentiel, que nous nous égarerons dans les méandres de l'existentiel, lourd et marécageux, la souffrance nous poursuivra avec la cécité sur notre propre condition éminemment imparfaite.

Echapper à la lourdeur terrestre est le chemin de la liberté, de la légèreté de conscience, de la tranquillité d'esprit, de la distanciation par rapport au réactionnel aveugle. Prendre conscience de la vanité de tout ce que nous croyons sérieux, nous fait sourire de nous-mêmes, voire nous attendrir de notre infantilisme : alors nous pouvons aimer vraiment, hors de tout narcissisme, et nous aimons le Monde. Tout est potentiellement en chacun de nous et notre itinéraire spirituel en cette vie est de le faire apparaître et s'épanouir. Nous ne trouvons jamais que nous-mêmes, toute auto satisfaction étant évidemment exclue ; sinon c'est que nous sommes toujours à la case départ. Ravi Ravindra, dans **Le yoga du Christ,** écrit, page 155 : « *C'est de la profondeur intérieure de l'aspirant qu'est tiré le réel, presque toujours avec l'aide externe de maîtres et d'enseignements.* » Nous sommes dans le monde pour apprendre, mais nous ne sommes pas de ce monde qui n'est qu'apparence, un théâtre d'ombres (on pense évidemment à la grotte de Platon), avec ses coulisses et sa scène.

Cependant, il n'est pas nécessaire de faire de notre incarnation une dualité entre le matériel et le spirituel : les deux peuvent se conjuguer

en nous sur le même taux vibratoire. C'est le début de l'éveil, des paupières qui s'ouvrent dans l'obscurité, de l'accoutumance à une vision plus pénétrante, de la dilatation des pupilles et de leur rétraction face à une lumière paradoxalement de plus en plus aveuglante, tout en étant de plus en plus révélatrice. S'il n'y a plus dualité en nous ni vis-à-vis des autres, c'est la plénitude, la sérénité et la joie, même au milieu des épreuves.

S'incarner n'est pas une chute, une faute, un péché, mais, au contraire, le choix de l'âme pour se parfaire. Je cite Frazer, cité par Caty Green, dans sa traduction du n° 5 du **Lotus Bleu** (mai 2004) :
« Nous ne sommes pas des êtres faisant une expérience spirituelle,
« Mais des êtres spirituels faisant une expérience humaine. »
Quelle belle inversion des assertions coutumières : nous sommes des participants du divin incommensurable mais il nous faut passer par cette incarnation – voire d'autres incarnations – pour apprendre. Quoi ? direz-vous ? L'essentiel qui nous échappe en cette vie, sans doute, sauf pour quelques êtres qui ont tout compris dans une vision totale du manifesté et du non manifesté.

Quand on a vraiment intégré en soi, non intellectuellement mais expérimentalement, que la notion d'un moi séparé est la plus grande des illusions, le premier voile épais tombe. Les écailles mentales peuvent alors progressivement sécher et disparaître. Toute vision claire et vraie se place hors de toute comparaison, de tout jugement, de tout « moi, je » ; elle se suffit d'être, et alors, aucune myopie, aucune presbytie, mais une compréhension juste, calme et joyeuse, permet au Divin de se manifester, de s'accomplir en nous et de nous accomplir, non dans le littéral, mais dans le subtil invisible et réel.

La transmission se fait donc à travers des mots, des signes, des symboles, des paraboles, etc., dont le sens et la sagesse sont immuables. Et cependant, ce langage n'est pas figé : si son essence demeure, son expression doit changer dans le temps, selon les civilisations qui passent, au risque de disparaître, ou pire de se voir interprétées, voire « récupérées » à des fins très éloignées de la démarche spirituelle qui anime le « voyant » en devenir. Ceci apparaît fondamental pour éviter tous les intégrismes, les amalgames, les confusions, sous quelque forme qu'ils se cachent, ainsi que le besoin de s'attacher à des formes creuses, vidées de

leur sens primordial. Combien nous confondons l'amour de l'autre et sa possession plus ou moins avérée ! Nous avons des droits et des devoirs, mais surtout des devoirs.

Certaines paroles sont éternelles, d'autres circonstancielles, et la vision juste permet de ne se référer qu'aux premières. La transformation alchimique de notre être, aux alternances de **solve** et de **coagula**, passe par l'abandon des idées reçues et le discernement. Remettre en question une « vérité » dite révélée ne fait pas montre d'un esprit caustique mais de bon sens, de souci d'expérimentation, de considération. Telle est la grandeur de **Thomas,** le gnostique, le Disciple, voire l'Initié et même l'Adepte, présenté aux chrétiens de façon négative, comme un être de doute inacceptable, alors qu'il n'est précisément plus dans la simple croyance mais dans la voyance de l'Eveil (pléonasme volontaire). Jésus acceptera qu'il « vérifie » les dires de sa résurrection par les autres disciples.

L'exemple de l'aveugle guéri par Jésus le jour du Sabbat est typique de la sottise de ceux qui prétendent savoir, être détenteurs de la Loi, qui s'attachent à la lettre dérisoire, et qui passent, eux les aveugles, devant la Lumière révélée. Que l'on songe à **Perceval,** dont la vie est consacrée à la quête du Graal, mais qui est tellement aveuglé par sa propre recherche, qu'il ne voit pas la Coupe quand elle passe devant lui : ce qui prouve que la cécité mentale peut toucher le plus grand des cherchants. Ce Roi Pêcheur ne peut-il pas d'ailleurs être assimilé au Christ, voire à Osiris ? Le sacrifice de certains êtres plus « spirituels » que nous ne permet-il pas que l'humanité progresse dans son évolution, qu'elle trouve de plus en plus inacceptable ce qui l'est ?

La transformation devient une révolution – au sens où l'entendait **Krishnamurti** -. Si l'on fait, à l'image de **Descartes,** table rase des idées reçues, des déterminismes, des a priori, des préjugés, des fausses certitudes, des interprétations projectives, alors le Vrai peut commencer à s'insinuer dans notre être, avec d'autant plus de puissance et de rapidité que nous nous effaçons pour lui laisser la place, toute la place. L'individualité se dissout au profit du divin universel. Plus d'appartenance, plus d'égotisme, mais l'abandon confiant à ce qui vient. Alors, la Lumière brille dans nos ténèbres. Pas de philosophie, d'hypothèses mentales, mais l'acceptation de

ce qui est, « *la perception directe* » (Ravindra), pas le savoir et la péroraison, mais le silence tout ensemble calme et émerveillé. Pas de glose mais la Gnose. Plus de protection intellectuelle, réductrice et limitative, mais l'ouverture totale, « *sans restriction mentale d'aucune sorte* » (comme disent certains initiés) au Divin qui nous traverse, telle la pluie nourrissant la terre.

La vie quotidienne ne peut qu'être source de désenchantements. Seule l'extase de la Vie porte à l'enchantement ad vitam. Les conventions entraînent les pires des maux et des dérives. Seule l'intelligence du cœur peut guider l'être humain dans la Voie juste, et ceci quel que soit le jugement des autres. La perfection de la compréhension de la démarche spirituelle est résumée dans la proclamation de l'**Abbaye de Télesme** : « *Aime et fais ce que vouldras.* » C'est-à-dire que lorsque l'on est dans le vrai amour (pas l'affect), on ne peut qu'être juste, donc on fait ce qu'on veut puisque ce ne peut être que pour le bonheur de tous. On comprend pourquoi Jésus avait une telle tendresse pour les publicains et une telle sévérité pour les pharisiens dont l'orgueil occultait toute vision claire du Réel.

La résistance au changement, au vrai progrès, est un des plus lourds empêchements de l'être humain. On croit connaître, alors on s'accroche à l'ordre ancien éphémère. La peur de l'inconnu est inhérente à l'homme. Aucune vérité, pourtant, ne se détient. Tout est mouvant, changeant, évolutif. Nous vivons au moins à quatre dimensions* conscientes espace/temps, alors que dire des autres dimensions invisibles ! Tout est éphémère, impermanent et sable s'écoulant de la main que l'on croit pourtant bien serrée. Ce qu'on croit solide et invulnérable n'est qu'une ombre qui s'estompe au moindre souffle. Tout est fumée, poussière, fantasmagorie, projection… On n'a rien à garder sinon la transmission de la **Tradition,** à ne pas confondre avec les coutumes qui réifient celle-ci, non plus qu'avec les conventions.

La quantité – comme en a témoigné René Guénon – est un signe des temps et un obstacle à la qualité. On n'accumule pas la Connaissance, on lui appartient. L'abandon permanent au nouveau, au mieux, à la légèreté, est le seul garant de la compréhension juste et de la vision

claire de tout ce qui advient – épiphénoménal ou essentiel. Elargir les limites de notre capacité à connaître – et ce à l'infini – est source de conscience supérieure, d'éveil absolu, de vision transcendante.

Il est également fondamental d'avoir l'humilité de reconnaître notre propre cécité. Quand nous prétendons voir, savoir, comprendre, alors que notre mental nous aveugle, la situation est pire que lorsque nous sommes conscients de nos insuffisances. Et puis, nous n'avons aucune reconnaissance ou bénéfice à attendre de quiconque. Etre vrai, c'est être détaché du besoin d'être apprécié, considéré, reconnu, flatté, voire récompensé. Quand on expérimente la simplicité et l'authenticité, on ne peut faire de mal à quiconque et l'on éprouve un sentiment de grande liberté intérieure. Ou alors nous ressemblons à ce coq imbécile qui s'égosille ridiculement, à n'importe quelle heure, dans le poulailler. Nous savons être si puérils, si lâches, et nous mentir à nous-mêmes si facilement.

Se taire extérieurement comme intérieurement, faire silence, permet déjà de se préparer à **ENTENDRE,** si ce n'est la musique des sphères, du moins la vibration de tout ce qui vit, et d'en pénétrer l'essence au-delà de l'apparence trompeuse. C'est s'incorporer l'univers sans se l'approprier ; c'est vibrer soi-même à son rythme – à notre niveau de luciole, de petite lumière potentielle, de capacité de pénétrer les Mystères et d'y participer pleinement, sans l'ombre d'un faux-semblant. La référence de Ravi Ravindra (puisque nous nous sommes particulièrement intéressée à cet ouvrage) à la **Bhagavag Gîta** (13 : 15-18) est superbe :
« A l'intérieur de tous les êtres, et cependant à l'extérieur ; immobile et cependant en mouvement ; si subtil que nul ne peut l'appréhender ; très lointain et cependant si proche ! Indivisible, il demeure dans les êtres en semblant divisé : c'est Cela qu'il faut connaître – celui qui engendre, fait vivre et dévore tous les êtres. La lumière des lumières… Il est la vraie connaissance et l'objet de la connaissance. Il siège dans le cœur de tous… sachant ceci, la personne qui m'aime et m'adore participe à mon propre mode d'être. » (p. 163)

Dans un merveilleux poème soufi de Al Niffari**, nous trouvons ceci exprimé dans l'essentiel :

« Il m'a arrêté dans la proximité et Il m'a dit : «Rien n'est plus proche de Moi que rien, et rien n'est plus loin de Moi que rien, sauf si Je l'affirme dans la proximité et l'éloignement. (…)

« Et Il m'a dit : Ni Mon éloignement tu ne connais, ni Ma proximité tu ne connais, et nulle description comme Ma description tu ne connais. (…)

Et Il m'a dit : Celui qui voit, et se souvient, s'il n'est pas la vérité de ce qu'il voit, sera voilé par ce dont il se souvient. (…)

Toute séparation est trahison de la Vérité et ne peut qu'être, tôt ou tard, réintégrée au Tout. Classer, distinguer, comparer, opposer… n'est que création mentale factice pour nous donner l'illusion d'un univers cohérent et rationnel. Or, la Vie est Une, et ses diversités n'ont la plupart du temps rien à voir avec nos schémas et nos certitudes. Plus on cherche à se rassurer, plus on se trompe et s'éloigne du Réel divin. Il n'y a pas de pire ennemi que soi-même, et l'aveuglement peut conduire aux plus grandes dérives, perversités, pogroms, guerres, bûchers, aux terrorismes physiques, mentaux, psychiques et affectifs.

La cécité mentale emprisonne, réduit l'être et le met – pire – dans la position de dominer et de vouloir faire adhérer les autres à ses certitudes. Le monde moderne foisonne de ces tromperies, de cette ignorance. **Il ne s'agit pas de croire en soi mais dans le divin qui n'est qu'Amour,** compassion, indulgence, douceur et rigueur, tendresse et beauté. Il n'y a rien de plus grave que de prendre l'erreur pour la vérité.

L'orgueil aveugle fait songer à ce film génial, **Ridicule,** qui conspue avec férocité la bêtise humaine, la prétention des sots qui se croient élégants, fins d'esprit, et dont le bavardage vain et le caquet occultent toute parole sage. Ah ! le malheur de faire passer la personnalité avant l'être ! Notre cécité ne peut donc s'atténuer que si nous renonçons à nous-mêmes pour nous fondre dans le spirituel qu'exprime l'univers.

* *Les scientifiques affirment être parvenus actuellement à la création de modèles mathématiques allant jusqu'à 11 dimensions… Et ce n'est certes pas fini !*

** *Les Haltes d'Al Niffari. Traduction, présentation et calligraphies par Sami-Ali. Les Immémoriaux, Fata Morgana ; Paris, 95.*

Les sept portes mystérieuses

Par Lumiel

L'Inde et sa philosophie fascine depuis la plus haute Antiquité. Les compagnons d'Alexandre-le-Grand appelaient déjà les yogin (un yogi ; une yogini ; des yogin), des «*gymnosophites*» ou les «Sages nus». Apulée, auteur-latin du IIe siècle après J.C., rapporte que Pythagore, après son séjour dans les Temples égyptiens, se rendit en Inde où il apprit l'essentiel de sa philosophie. Un récit, qui semble vraisemblable, dit qu'un sage indien rendit visite à Socrate à Athènes. Certains chrétiens paraissent également avoir connu de près les doctrines hindouistes et nous pouvons citer : Clément d'Alexandrie, Origène, saint Jérôme et saint Hyppolyte.

Mais c'est vers la fin du 18e et début du 19e siècles, que l'Occident commença à comprendre, à travers la traduction des grands textes sacrés (Upanishad – Ramayana – Baghavad-Guita – etc.), que le Yoga pouvait être autre chose que de la gymnastique, et se basait en fait sur un réel contenu philosophique. Le terme «YOGA» -qui vient de la racine sanskrite «*yug*» signifiant «*UNION*»- est, pour l'hindouiste, une quête de la délivrance du petit soi pour le mener à l'épanouissement de toutes ses potentialités, puis à son propre dépassement humain dans l'Illumination du SOI (en majuscules...). Il ne doit donc pas être réductible au Hatha-Yoga (celui des asanas, les postures), ni au Yoga tantrique - surtout celui de la «*main gauche*» qui, avec la maîtrise de l'énergie sexuelle (yogi et yogini travaillant de concert durant de longues années) éveille la Kundalini (énergie cosmique lovée dans le corps humain, d'où son nom de «*Serpent*»).

« la Conscience dort dans le minéral...
Elle frémit dans le végétal...
Chez l'animal, elle s'agite...
Chez l'homme, elle prend conscience d'elle-même.. .».

Le grand Soufi Jallaloudin-Rûmi, du XIe siècle, transcrit de cette façon poétique le message métaphysique du VEDANTA (l'un des textes les plus importants de l'hindouisme), développé par Patanjali, puis par Shri Aurobindo dans ses oeuvres (jusqu'à l'avènement de la «*supra conscience*», qu'il nomme également «*surmental*»). *« Tant que l'égo domine en nous, nous menons une vie que le désir conditionne ; nous sommes le jouet des attractions et des répulsions instinctives. Mais le but ultime de l'évolution, c'est de produire l'être parfait »* (Swami Siddheswarananda).

Le Védanta donne de la spiritualité une définition très large : il admet en effet que l'homme peut s'acheminer vers le but suprême (la Réalisation ou l'Illumination), tout en remplissant intégralement les devoirs qui se présentent à lui ; il inclut ainsi le Divin dans le cadre de la vie quotidienne. ICI ET MAINTENANT... que nous soyons dans la vie profane, ou au fond d'un temple ou d'un monastère, TOUT nous est déjà donné afin que nous parvenions à cette Libération, car le Védanta précise bien que « *c'est dans ce corps que la Réalisation doit avoir lieu* », et non pas dans un hypothétique paradis après la mort, comme le révèlent (sic) beaucoup de religions dogmatiques.
« *La Baghavad-Guita n'est pas une doctrine secrète qui se transmet à l'Initié(e) dans le silence de la forêt ; elle est prêchée au milieu des agitations de la vie et dans le tumulte de la bataille. L'héritage biologique est tout instinctif ; chaque fois qu'un essai d'unification sera tenté sur ce plan inférieur, il ne pourra réussir. L'individu ne progressera pas, et l'homme restera un loup pour l'homme. Pour que les choses changent, il faut que la société ait à sa tête des Maîtres spirituels qui s'efforceront de dégager ces forces divines qui sont inscrites en chaque individu ; car ces Maîtres élèveront alors le niveau général de la Conscience. L'équilibre supérieur vers lequel nous devons tendre est l'état dans lequel s'établit celui qui perçoit l'Intelligence Cosmique* » (Swami Siddeswarananda).
« *Brahman* » désigne la Réalité Universelle, « *Atman* » (ou « *le grain divin en l'être humain* ») désigne la réalité individuelle ; et « *Bûddhi* » (ou « *l'intuition supérieure en l'être humain* ») connaît intrinsèquement les trois états cohabitant en nous : l'état de veille, l'état de rêve et l'état de sommeil profond, car elle existe dans chacun de ces trois états comme « *faculté suprême d'Intuition Métaphysique* » (et non le sixième sens, encore proprement au niveau de l'intellect). Pour développer cette dernière faculté, des Sages Indiens, les « *Rishis, ou Grands Voyants* », se retirèrent au fin fond des forêts, il y a plus de 5.000 ans, afin d'y méditer des heures et des heures durant... à la suite de cela, ils purent réaliser la Réalité et connaître (c'est-à-dire naître-avec...) Brahman ; ils ont ainsi pu poser les bases du Yoga.
Le Yoga est « *l'arrêt des modifications mentales* », nous apprend Patanjali dans ses écrits « *Les Yogas Sûtra* » ; il fut l'un des grands Maîtres spirituels de l'Inde, et il vécut au IIe ou IIIe siècle avant J.C. Il a exposé en détail les techniques de l'ascèse yogi et de la méditation (voir le livre de Mircéa Eliade : Patanjali et le Yoga).

Il expose d'abord les « *Cinq abstentions primordiales* » nécessaires avant que d'entreprendre un Yoga quel qu'il soit :

1 – AHIMSA	ne faire de mal à aucun être
2 – SATYA	ne pas mentir (surtout pas en pensée)
3 – ASTEYA	ne pas voler ni convoiter
4 – BRAHMACARYA	continence sexuelle et mentale
5 – APARIGRAHA	ne pas être avare (même au mental).

Puis, une fois le contrôle absolu obtenu de ces 5 abstentions, l'aspirant peut alors passer au « *Cinq Niyama » :*

1 – SAUCA	propreté extérieure et intérieure
2 – SAMTOSA	sérénité et bienveillance envers autrui
3 – TAPAS	ardeur ascétique
4 – SVADHYAYA	étude des Ecritures avec le JAPA = répétition de la Syllabe Sacrée «AUM»(ÔM), ou du Mantra reçu de son Guru
5 – ISVARA-	le fait de déposer tout action, toute pensée,
6 – PRANIDHANA	«*aux Pieds du Seigneur de son coeur*», avec l'abandon complet de soi-même.

Ensuite, le travail de concentration et de méditation se développe à-travers les postures particulières du Hatha-Yoga, la discipline très stricte (et particulièrement dangereuse si effectuée sans un Maître...) du Souffle : le PRANAYAMA.

Nous allons maintenant aborder les principales Voies du Yoga, en-dehors du Hatha-Yoga bien connu en Occident – quoi qu'il soit encore trop souvent pris pour une gymnastique permettant un bien-être physique et mental... alors que les « asanas » sont faites pour éveiller la Kundalini et mener à l'Illumination ! D'où le choix d'un Maître compétent en ce domaine, car il y a réellement un risque pour la santé physique, mentale et psychique.

JNANA YOGA (ou : Yoga de la Connaissance)

La Libération, ici, ne s'atteint qu'à-travers la participation entière du Yogi à la «*Nature même de Dieu*» ; il faut ainsi devenir, par l'étude et la compréhension en profondeur et en réalité des Écritures (de toutes les Écritures, quelles que soient les religions ou les philosophies choisies...), un «*Jnâni-Bhakta*» (ou : Amant de Dieu).

Le Védanta-Advaïta (la « Non-dualité » = l'être humain ne fait qu'UN avec sa Déité), est une des Écritures de base de ce Yoga, dont le chantre fut Sankaracârya (vers 750 de notre ère), qui expliqua que le Jnâna-Yoga était une voie complète pour atteindre la Réalisation.

Mais il insista aussi, et surtout... sur le fait que ce Yoga exigeait de réelles compétences intellectuelles = raisonnement correct, compréhension de plus en plus poussée des Écritures, discrimination et esprit de synthèse, talent d'orateur pour argumenter et réfuter ; enfin, volonté de fer et persévérance dans l'étude des Textes, afin de savoir séparer le Réel de l'irréel.
Après étude sincère et complète des trois états : veille, rêve, sommeil profond..., l'aspirant sait alors prendre de la distance avec ses trois premiers corps : grossier, subtil et causal ; il connaît ainsi ses fausses identifications, et il pourra «*se jeter à corps perdu*» dans la méditation, qui le mènera à la Délivrance.
Sankaracârya reconnaîtra pourtant, avec d'autres Maîtres spirituels, que le Bhakti-Yoga était, surtout pour notre époque actuel (Kali-Yuga, l'Âge de Fer...), « *la Voie de la Dévotion la plus sûre pour réaliser la Réalité* ». Effectivement, lorsque l'on se penche sur ce qu'est vraiment le Jnâna-Yoga, on se rend vite compte quel travail de Sisyphe il représente... et qu'il faut surtout, en plus du temps nécessaire, rencontrer un réel et parfait Maître dans ce Yoga, ce qui est de plus en plus rare actuellement, même en Inde...

BHAKTI YOGA (ou : Yoga de la Dévotion)
Cette Voie serait en effet, la meilleure pour notre ère car elle est un peu plus rapide, plus naturelle et plus accessible car toute de dévotion, et aussi plus complète. Ce Yoga est dit « *de la méthode du petit chat* » car la chatte prend son petit par le cou et le mène là où il sera le mieux, et protégé de tous périls... que le chaton apprécie ou pas (car elle peut tout aussi bien le déposer sur un coussin de velours que sur un tas de fumier !!), il s'abandonne à sa mère car il a toute confiance en elle.
Bhakti-Yoga présuppose donc un abandon total et une confiance aveugle en l'action « *du Seigneur de notre cœur* », afin d'atteindre la « Délivrance ». C'est la célèbre phrase de Jésus avant de monter sur la Croix : « *que Ta Volonté soit faite, Père, et non la mienne* ». C'est cet amour total et cette confiance absolue qui purifieront le psychisme du Yogi, et tous ses actes, tous ses désirs, pensées et aspirations... seront remis au Seigneur, car le Bhakti-Yogi voit l'univers entier comme la réelle Manifestation Divine. Cette Voie est particulièrement difficile malgré tout, car elle sous-entend la mise à mort (en le transmutant tout de même..), de l'égo personnel, égotiste et égocentriste... tout un programme... surtout pour nous,

les occidentaux élevés actuellement dans le culte de la réussite personnelle... en écrasant si possible les voisins...
À cette fin, sa croyance et sa dévotion seront nourries par les rituels, les pèlerinages, la fréquentation des Sages et des Maîtres, les jeûnes et surtout, la répétition du MANTRA ; celui-ci, en sanskrit, langue vivante donc réellement créatrice, composé de *« mots-germes, les bîjas »,* est donné par le Guru - dans le sens indien du terme = le Transmetteur de la Spiritualité non pas virtuelle mais en Réalité, le Brûleur des Obstacles pour son disciple. Le Mantra sera répété sans faille à haute voix et ce qui est encore mieux, intérieurement = et c'est le JAPA, afin de transmuer l'aspiration spirituelle en amour passionné et même extatique : PREMA ; le plus bel exemple de Prema, en est l'amour des Gopis et surtout de Râdhâ, pour KRISHNA, l'Amant Divin (voir la célèbre *«Nuit Bleue»* dans les mythes indiens... au cours de laquelle Krishna combla l'âme de toutes les Gopis en dansant individuellement mais en même temps, avec chacune d'elles... Belle métaphore s'il en est...).

KARMA YOGA (ou : Yoga des Œuvres)

Dans la Baghavad-Guita («Le Chant du Seigneur»), Krishna l'Instructeur Divin, insiste bien :
« ce n'est pas en s'abstenant d'agir que l'homme atteint la Liberté du Non-agir ; ni simplement en renonçant aux œuvres, qu'il parvient à la Perfection. Car nul ne demeure un instant, sans action ; tout être est inévitablement contraint à l'action par les modes (les gunas = tamas, force d'inertie ; rajas, force d'action ; satva, force d'équilibre), nés de la Nature (Prakriti ou Maya) ».
Et Il ajoute : *«tu as droit à l'action... mais seulement à l'action... et jamais à ses fruits ; que les fruits de tes actions ne soient point ton mobile ; et pourtant, ne permets en toi aucun attachement à l'inaction ».* Ici, réside la principale difficulté de ce Yoga : travailler sans attachement, sans avoir en vue un quelconque intérêt personnel (argent, gloire, admiration et reconnaissance d'autrui, pouvoir sur les autres, etc.). Car, soyons honnêtes, il est extrêmement difficile, voire impossible, pour l'être humain *lambda,* de travailler de cette façon presque surhumaine !!... Ainsi que le dit la Bible *« seul Dieu peut sonder les reins et les cœurs... »* ; aussi, ne sommes-nous jamais certains de nos motivations les plus profondes, les plus cachées au fond de notre psychisme... ainsi que de celles des autres...
« *Pratiquez les œuvres en tant que sacrifice* » précise Krishna,

« et toute la vie, dans le monde, sera ainsi purifiée et sanctifiée par l'action perpétuellement sans désir. Alors, ce karma-yogi, ne demandant rien et n'attendant rien, maître de son esprit et de tous ses sens, a renoncé à toute appropriation ; satisfait de ce qu'il reçoit sans qu'il l'ait recherché, ayant franchi les dualités, n'enviant rien ni personne, égal dans l'échec et le succès, il n'est pas enchaîné alors même qu'il agit» (Baghavad-Guita – IV. 21.22).

Il existe une foultitude d'autres écoles yogiques, mais qui sont en fait des transformations ou des excroissances de ces principaux Yogas ; dues aux époques, aux sensibilités différentes, aux philosophies qui elles aussi, évoluent dans les âges. D'où la réelle importance, et nous n'insisterons jamais assez de trouver un Maître qui ne soit pas un charlatan ou un illuminé, car alors, c'est la chute certaine accompagnée de problèmes psychologiques ou physiques sans fin !... Car, ainsi que vous avez pu l'entendre, pratiquer réellement un Yoga n'est pas affaire d'êtres immatures ou de simples curieux = comme en franc-maçonnerie l'engagement doit être sincère et total, avec une conscience, un éveil et une parfaite honnêteté vis-à-vis des Maîtres et surtout, de soi-même.

Nous allons maintenant, aborder la description des *«corps différents de l'être humain (ou Kosha, l'étui)»,* tels que les conçoivent les hindouistes.

I – CORPS DENSE PHYSIQUE

1/ *ANNAMAYA KOSHA*

c'est la stratification la plus dense et la plus inerte de l'être humain ; elle est composée d'éléments chimiques (atomes, molécules, etc.) provenant de la nourriture (solide, liquide, et oxygène de l'air).

2/ *PRANAMAYA KOSHA*

c'est l'ensemble des énergies à l'oeuvre dans le corps et circulant dans les Nâdis (canaux subtils, et il en existerait plus de 72.000...). Les trois principaux qui nous intéressent ici sont autour de la colonne vertébrale, mais ne peuvent être visualisés par un regard humain :

- à droite ____________ PINGALA (le Soleil)
- à gauche ____________ IDA (la Lune)
- au centre ____________ SUSHUMNA (dans lequel monte la Kundalini).

Ces trois koshas ont quatre dimensions = trois dans l'espace (hauteur, longueur, largeur) et une dans le temps.

II – CORPS SUBTIL PSYCHIQUE

1/ *MANOMAYA KOSHA*

c'est le psychisme en général, comprenant le mécanisme de conscience de veille+l'inconscient de la psychologie occidentale (pulsions, instincts, complexes, névroses, etc.). Il comporte des instruments subtils de perception et d'action (les 6 sens), la mémoire individuelle et la mémoire héritée de nos ancêtres. Il ordonne les actions du corps et agit sur la stratification prânique à travers les chakras (centres de transformation des énergies psychiques)

2/ *VIJNANAMAYA KOSHA*

c'est le siège de l'égo (ou principe d'individualisation de l'égo vert à l'égo mûr). Ses instruments sont l'intellect, la raison doublée de la discrimination. Il peut contrebalancer les pulsions inconscientes et inhiber ou contrôler les instincts. Il est le centre permanent de référence : par exemple, si JE dis « je pense que je pense », c'est une action réfléchie de Vijnanamaya Kosha…
Ces deux koshas n'existent que dans le temps.

III – CORPS CAUSAL

1/ *ANANDAMAYA KOSHA*

sa nature réelle est Joie et Félicité pures, au-delà de toute dualité. Son centre est Jivatman (le Divin en l'être humain), qui est à toujours le « Spectateur-Architecte profond ». Il est au-delà du temps et de l'espace, et ne peut être connu que dans les plus profonds Samadhis (états extatiques) ou après la mort.
Nous avons maintenant le panorama exact du travail à effectuer dans nos différents corps, afin d'avancer sur la Voie de la Réalisation !
Bien entendu, nous avons toujours conscience que cela pourra prendre toute notre vie et même (et j'en suis intimement persuadée…) plusieurs vies successives en réincarnation… sauf Grâce spéciale nous étant réservée, il ne semble pas que cela puisse advenir dans la minute qui suit… (sourions un peu = si cela se passe, prévenez-nous tout de suite, que nous puissions en profiter en recevant immédiatement votre Darshan : la Joie infinie de votre bénédiction en tant qu'Être Réalisé !!….)
En attendant (si je puis dire….), abordons maintenant la description des « 7 Portes mystérieuses » dans l'être humain ; bien entendu, cela ne sera qu'intellectuel, car je ne prétends SURTOUT PAS… être un Maître en Yoga…

Mais nous pouvons le découvrir aussi sur d'autres Sentiers : à Babylone déjà, Ishtar descendant aux Enfers afin de combattre le mal, doit franchir 7 portails ; certains recueils égyptiens (surtout ceux découverts à Beni-Hassan) contraignent le défunt, à travers les Écritures, à traverser 7 chambres ; Jésus-Christ parle également des 7 Portes de l'Eglise ; n'oublions pas aussi, les contes mythiques et principalement celui de Blanche-Neige et des 7 nains - elle-même étant un symbole de l'alchimie, à travers le noir (de sa chevelure et de ses yeux), le blanc (du teint de sa peau) et le rouge (de ses lèvres). Enfin, rappelons-nous les courants telluriques et la Vouivre celtique, nous donnant la clef des courants chtoniens et cosmiques répondant dans et sur la terre, à « la puissance du Serpent, le PenDragon » dans l'être humain, afin de les réunir dans le Grand Tout. Nous pouvons découvrir ici, que les 7 chakras ne sont pas étrangers à l'Occident...
Les CHAKRAS = visualisés par le Yogi capable de les voir, apparaissent comme des «roues tourbillons», car effectivement, ils tourbillonnent avec des impressions colorées instables ; ils sont symbolisés par des fleurs de lotus, avec les différentes teintes leur appartenant en propre. Ils sont également le siège d'une forme spéciale d'énergie à la fois psychique et énergétique. Voyons, tout d'abord, les deux principaux situés à l'opposé dans le corps humain :

1/ MULADHARA CHAKRA

le chakra RACINE du pôle ESPÈCE, situé au niveau de l'anus ; siège de la KUNDALINI lovée en lui, qui est une énergie subtile et cosmique de l'individu = la force évolutive de toutes ses potentialités. C'est dans le Muladhara que se rejoignent la force cosmique masculine (aspect créateur et statique : SHIVA), et l'aspect féminin cosmique universel (la Nature, Prakriti ou Maya, ou SHAKTI) ; ceci est symbolisé par le Lingam de Shiva reposant au sein du Yoni de Shakti

2/ SAHASRARA CHAKRA

chakra du pôle INDIVIDU ; situé dans le cerveau, en traçant une ligne imaginaire reliant les deux tempes ; mais il n'est pas le cerveau, qui est son instrument et sa contrepartie corporelle. Il est représenté par un « lotus lumineux aux mille pétales », car les impressions lumineuses y sont très perceptibles et nombreuses ; c'est son ouverture par la Kundalini qui permet à l'être humain de se relier au Cosmique et d'accéder ainsi au statut de «Réalisé». Sushumna est le conduit principal, le Nâdi du Prana et de la Kundalini, de

Muladhara à Sahasrara ; là, il bifurque vers le sommet de la tête où les cheveux se couronnent, puis vers l'espace entre les deux yeux : AJNA CHAKRA. Il est le trajet de l'énergie de la Kundalini, qui va de l'anus au sacrum, puis rejoint et longe la moelle épinière, et enfin se prolonge dans les centres supérieurs du cerveau. Au passage, Kundalini « perce les chakras principaux » en leur faisant libérer leur énergie propre (les forces psychiques subtiles qui agiront alors sur les organes commandés par les chakras rencontrés et ouverts).
Ni IDA, ni PINGALA n'ont accès à ce travail spécifique ; car ces deux canaux ne peuvent faire monter Kundalini que « par étincelles sporadiques » qui n'ont donc pas assez de puissance pour ouvrir les chakras ; il faut alors que l'aspirant apprenne par le Yoga, à maîtriser Kundalini dans le canal du centre, Sushumna. Voyons maintenant les cinq autres Chakras.

1- SVADISTHANA CHAKRA
il est situé immédiatement au-dessus de Muladhara, et il assure la maîtrise des énergies d'excrétion et des réflexes sexuels

2- MANIPUKA CHAKRA
chakra de l'ombilic = il contrôle le foie, l'estomac, l'intestin grêle ; donc, l'assimilation et la nourriture ; il est doublé de Surya et Chandra chakras, qui régulent l'énergie assimilatrice, Samana-Vayu

3- ***ANAHATA CHAKR***A
il est le siège du « cœur mystique, siège de JIVATMAN (le Divin en l'être humain) », et il correspond psychiquement au coeur organe et muscle de chair. Il se situe au-dessus de l'estomac, dans la cavité creusée entre les côtes. Il est très important, car c'est ce chakra qui relie l'âme humaine de façon mystique à sa Déité, lorsqu'il est « ouvert et éveillé »

4- VISHUDDA CHAKRA
il commande le pharynx et les cordes vocales, contrôle Udana Vayu, toutes les formes d'énergie psychologique qui aboutissent à l'expression de la pensée ; il contrôle également la gorge, la bouche et les mimiques du visage

5- AJNA CHAKRA
se situe entre les sourcils, au milieu du front, derrière l'os frontal et dans le cerveau (c'est le célèbre 3e Œil de Shiva....) ; il contrôle et éveille l'intuition métaphysique, et il a un rapport avec la glande pinéale.

À tous ces chakras sont également associés des dieux et des déesses, des couleurs, des sons vibratoires (ou semences sonores : le bîja), des diagrammes (yantras et mandalas), des symboles animaux et végétaux. Cette description est bien sûr, et par la force des choses, très limitée car il faudrait des pages et des pages pour en parler en détail Pour celles et ceux qui seraient intéressé(e)s, je recommande deux ouvrages de référence = La Puissance du Serpent, de Arthur Avallon, ainsi que Le Guide du Yoga, de Shri Aurobindo (sans oublier les livres cités au cours de cet article. Tout ce long et puissant travail doit mener en fait à l'état de SAMADHI ou UNION complète avec le SOI ; ou encore, l'état de JIVAN MUKTA, le Libéré Vivant.
À travers ces Yogas, peuvent se développer les SIDDHIS (ou pouvoirs psychiques : voyance, clair-audience, télépathie, bilocation, puissance psychique, guérison, etc.), dont usent et abusent certains fakirs et saddhus, et que recherchent plus spécialement certains occidentaux... Ces pouvoirs en fait, sont des épreuves et des obstacles sur le Chemin de l'Illumination, car ils risquent fort de faire retomber l'aspirant qui s'y arrêterait, à un niveau encore plus bas que celui où il était initialement sur le plan spirituel. Car, ainsi que le dévoile KRISHNA le Grand-Instructeur de la Baghavad-Guita : « tu as droit à l'action mais seulement à l'action, et jamais à ses fruits. Que les fruits de l'action ne soient point ton mobile ; et pourtant, ne permet en toi aucun attachement à l'inaction » ; ceci est le SECRET du DETACHEMENT au coeur même de l'activité la plus réelle et même la plus mondaine.
Mais en fait, et sans parler de Libération encore trop loin de nous..., ces Yogas apportent (entre les batailles sévères que nous livrons) une sérénité intérieure grandissante, une santé physique plus préservée (c'est certain...), une créativité plus riche dans la vie de chaque jour, une force morale permettant de mieux appréhender les coups durs de la vie (pour soi et pour les autres), une vue plus élargie et plus positive de la destinée humaine.
Mais SURTOUT... SURTOUT... une réelle compassion, une sincère empathie envers TOUT ce qui est vivant dans l'univers, un épanouissement du cœur et de l'âme. Car, ainsi que l'enseigne AMMA, la seule «Réalisée» connue actuellement dans le monde entier (et il faut l'avoir VUE pour comprendre exactement ce que CE MOT VEUT DIRE...) = « le premier but de la pratique spirituelle est de développer un coeur débordant d'amour envers tous les êtres. AUM... SHANTI... SHANTI... SHANTI...».



Yves-Fred Boisset a lu pour vous…

Ce trimestre écoulé a été fort riche en ouvrages maçonniques de qualité, conjuguant une approche érudite de l'Ordre et la diversité enrichissante de ses multiples facettes. Sans rien renier de ses racines solidement ancrées dans ce 18e siècle qui l'a vu naître dans sa forme moderne, la franc-maçonnerie a su s'imprégner de l'évolution des idées et des mœurs et trouver sa place dans la société actuelle dont elle constitue un levier non négligeable.

Aussi, dans la collection « Que sais-je ? » des Presses Universitaires de France dont les volumes ont, entre autres mérites, celui d'être aisément transportables et, par conséquent, toujours à portée de main, **Roger Dachez,** historien de la maçonnerie et fondateur/président de « L'Institut maçonnique de France », a publié la 5e édition mise à jour de son ***Histoire de la franc-maçonnerie française*** [1]. Écrire que cet essai est à la fois fondamental et exhaustif relèverait de la banalité. Les maçons curieux de retrouver les sources réelles de l'Ordre dans lequel ils se sont engagés (sans trop souvent en connaître l'histoire) comme les non-maçons las de parcourir ces articles répétitifs qui font vendre les magazines ordinaires en l'absence d'actualité, iront, avec cet essai, à la rencontre d'un courant de pensée éclairé et vivifiant qui a traversé victorieusement maintes péripéties liées tant à l'histoire de France qu'à sa propre histoire. L'auteur cite (page 80) cette réflexion de Napoléon 1er en exil à Sainte-Hélène dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle est fortement réductrice et même indigne d'un homme supérieurement intelligent et qui fut, sa vie durant, entouré de maçons (dans sa famille, dans son armée…) : *« C'est un tas d'imbéciles qui s'assemblent pour faire bonne chère et exécuter quelques folies ridicules. Néanmoins, ils font de temps à autre quelques bonnes actions. Ils ont aidé dans la révolution et récemment encore à diminuer la puissance du pape et l'influence du clergé ».* Par ailleurs, et dans un autre ordre d'idée, Roger Dachez n'hésite pas à affirmer que si la franc-maçonnerie est née en Grande-Bretagne, c'est en France qu'elle a trouvé sa *« terre d'élection ».* À la croisée des chemins initiatiques et spirituels et des courants humanistes et civiques, la franc-maçonnerie a joué un rôle important, quoique discret, dans l'évolution des mentalités. Retraçant l'histoire de la maçonnerie française,

1 Que sais-je, PUF, n° 3668 - 128 pages, 9 €.



époque après époque, l'auteur, en historien honnête et sans complaisance, montre les faiblesses et tentations auxquelles l'Ordre n'a pas toujours su résister bien qu'elles fussent étrangères à sa vocation. Mais, il souligne aussi la volonté d'union des membres de l'Ordre désireux de rompre avec « *les jeux d'appareils et les petites querelles obédientielles* » (page 120) qui ont terni si longtemps son image.

Franchissons les frontières de notre pays et partons visiter l'Europe maçonnique comme nous y invite **Yves Hivert-Messeca** avec la publication du tome 1 d'une très vaste étude rassemblée sous le titre : ***L'Europe sous l'acacia*** [2]. Sous ce titre générique se dissimule une « Histoire des franc-maçonneries européennes du XVIIIe siècle à nos jours ». Il s'agit d'une vaste entreprise et ce premier tome se limite au XVIIIe siècle, ce qui n'est déjà pas une mince affaire. Nous savons (peut-être plus que jamais) que l'Europe n'est pas une entité mais plutôt un assemblage d'états dont chacun d'entre eux conserve pieusement et jalousement son histoire propre émaillée de rivalités, de guerres, jadis militaires, à présent économiques. Et c'est pour cette raison que l'on doit parler de « franc-maçonneries » (au pluriel) car, dans chacun des états européens ou elle a mûri et s'est développée, elle a écrit son histoire propre, même s'il est vrai que, d'un strict point de vue des rituels et des usages initiatiques, on trouve une unité et c'est quand même en cela que réside l'essentiel. Dans sa préface, Pierre-Yves Beaurepaire rappelle avec justesse que « *depuis le XVIIIe siècle, la franc-maçonnerie est d'essence cosmopolite puis universaliste et d'implantation européenne et mondiale* ». À la fois unitaire et diverse, la franc-maçonnerie a fait don de sa richesse aux pays qui l'ont reçue et s'est, à son tour, enrichie des différences et des particularismes. Ce livre est destiné à des « curieux éclairés » ; il est inutile d'y chercher du sensationnel. Rien d'autre que de la recherche historique au demeurant fort bien documentée et riche en citations.

Fervent disciple de Robert Amadou avec lequel il avait fondé, en 1992, la revue « L'Esprit des choses », monsieur **Rémi Boyer** a rassemblé un certain nombre de réflexions et d'interrogations sur le rôle initiatique et spirituel de la franc-maçonnerie qu'il publie sous le titre : ***La Franc-Maçonnerie, une spiritualité vivante*** [3]. Cette deuxième édi-

---

[2] *Éditions Dervy, février 2012 – 450 pages, 23 €.*



tion est préfacée par Serge Caillet qui met l'accent sur le caractère profondément initiatique de l'Ordre fondé sur des rites immuables dont l'absence ou la négligence viderait le corpus maçonnique de sa substance. Même si cela peut aller de soi pour les maçons avertis, il n'est jamais mauvais de rappeler que la franc-maçonnerie est, avant tout, une spiritualité vivante. Après quelques considérations d'ordre général sur l'initiation, monsieur Boyer retrace les étapes successives de la « démarche initiatique » dont chacune représente un progrès dans la vraie connaissance et un pas de plus vers la « vraie lumière » dont parlait Louis-Claude de Saint-Martin. À la démarche initiatique fait suite le « processus initiatique » et ses trois phases. Dans un chapitre consacré à quelques questions fondamentales, l'auteur rappelle la « fonction sacralisante » du rituel, sachant que « l'histoire des sociétés initiatiques a montré que des ordres initiatiques sans rituels étaient peu viables ». Le caractère pédagogique, presque magistral, de cet essai ne peut échapper à aucun lecteur. On en retiendra en priorité une recherche sincère vers une découverte (ou une redécouverte) de la spiritualité qui est au cœur de la franc-maçonnerie et dans le cœur de tout maçon attentif.

Passé il y a trois ans à l'Orient Éternel, Bruno Étienne, professeur de sciences politiques, fondateur de « l'Observatoire du religieux » et franc-maçon de qualité n'a pas été oublié par ses amis et frères et c'est à leur initiative qu'ont été rassemblés sous le titre ***La voie et l'Engagement*** [4] ces « fragments maçonniques » constitués d'articles et conférences écrits ou présentées en diverses occasions. Il s'agit en fait d'une véritable mine d'or et, même si l'on ne partage pas tous les points de vue de l'auteur, on doit en reconnaître la profondeur de pensée et la grande sagesse. Bien que ce ne soit pas un reproche, on peut regretter l'usage presque immodéré de termes érudits qui trahissent l'universitaire qui se cache derrière le maçon. Déformation professionnelle, peut-être ? On note aussi quelques répétitions dues, on peut le comprendre, à la disparité des textes rassemblés qui souvent se recoupent. On peut dire que, en de nombreux passages de ces textes, l'auteur à la dent dure et que l'esprit de tolérance, pourtant cher aux francs-maçons, est souvent absent de son propos.

---

[3] *Le Mercure Dauphinois, mars 2012 – 180 pages, 18 €.*
[4] *Entrela cs, mars 2012 – 360 pages, 22,90 €.*



Autant suis-je méfiant à l'égard de Sigmund Freud et de son Œdipe omniscient et omniprésent, autant suis-je toujours très intéressé par la pensée de Carl Gustav Jung dont je me sens plus proche sans doute parce qu'elle convient mieux à ma conception des choses de la vie et à ma propre expérience. C'est donc avec plaisir que j'ai ouvert son ***Dictionnaire comparatif de la franc-maçonnerie*** [5] présenté par **Jean-Luc Maxence** qui écrit en avant-propos : « *En mariant harmonieusement et subtilement l'inspiration jungienne qui tourne sans cesse autour du processus d'individuation à faciliter chez l'individu souffrant, et l'aventure initiatique du franc-maçon en déambulation révélatrice de lui-même dans sa loge, nous aboutissons à une praxis clinique inédite* ». Bien qu'il ne pratiquât pas l'art royal, Jung n'oublia jamais que son grand-père (dont on a avancé sans preuve qu'il aurait pu être un enfant bâtard de Goethe !) avait été maître maçon ainsi que son propre père, pasteur de son état. Ceci témoigne, aux yeux de Jean-Luc Maxence, de sa connaissance approfondie de l'Ordre et de ses usages. Dans ce dictionnaire, les entrées consacrées à la « loge », au « logos », à la « lumière » sont particulièrement soignés et paraissent découler de la plume d'un franc-maçon authentique. Dans sa définition de l'antimaçonnisme, Jung prend la défense des maçons quand il écrit : « *On ne me fera jamais admettre la conception puérile que ce sont les francs-maçons, les juifs et les méchants Anglais qui ont imposé le national-socialisme aux Allemands ; j'ai trop entendu pareilles allégations dans les cliniques psychiatriques* ». À l'écoute attentive de chaque définition, Jean-Luc Maxence insiste fort justement sur les concordances qui existent entre l'œuvre de Jung et la recherche maçonnique, entre les archétypes et les symboles maçonniques, entre la *thérapie de l'éveil* et le parcours initiatique du maçon.

Pour un public international très vaste, Rudyard Kipling est l'immortel auteur du *Livre de la Jungle* [6] et ne serait que cela, ce qui est déjà intéressant. Or, il publia de nombreux ouvrages, romans, nouvelles et poèmes, dont la plupart ont été traduits dans plusieurs langues, dont la nôtre. Dans la collection « Renaissance traditionnelle » de Dervy, **Pierre Gauchet,** membre de la « Kipling Society », présente

---

5 *Éditions Dervy, mars 2012 – 172 pages, 16 €.*

6 *« Jungle » est un mot d'origine hindi qui, en français, doit se prononcer « jongle ». Cette nuance est à présent négligée (à quelques rares exceptions près) comme le sont toutes celles qui décorent notre langue.*



une traduction inédite et largement annotée d'une nouvelle maçonnique de Kipling ***Dans l'intérêt des frères***[7], écrite en 1917 et publiée entre 1918 et 1926. En introduction, Pierre Gauchet précise, page 9, que « *cette nouvelle nous conte l'histoire d'une rencontre dans le sud de Londres en 1917 du narrateur (Rudyard Kipling, selon toute vraisemblance) avec Lewis Holroyd Burges, marchand de tabac qui a perdu son fils à la guerre et occupe la Chaire du Roi Salomon, c'est-à-dire la présidence de sa loge Faith and Works (La Foi et les Œuvres).* » Né à Bombay en 1865 dans une famille méthodiste, Rudyard Kipling s'affranchit très vite des églises et trouva dans la franc-maçonnerie la seule voie qui convenait à son esprit indépendant. Fait maçon en 1886, à l'âge de vingt ans et trois mois (avec dispense), il gravit en moins de deux ans les principaux grades de son rite : maître maçon de la Marque et Marinier de l'Arche Royale. Il fit un brillant parcours maçonnique dont toute son œuvre littéraire est empreinte. Personnage attachant, Kipling revit dans chaque page de ce livre passionnant qui nous permet de croiser quelques figures marquantes de la franc-maçonnerie anglaise du XIXe siècle et du début du XXe.

On ne peut évoquer les grandes mystifications littéraires sans voir ressurgir ce personnage infiniment trouble et antipathique que fut Léo Taxil. Une analyse très poussée de cette mystification littéraire est proposée par **Thierry Rouault** qui lui consacre une essai très complet sous le titre ***Léo Taxil et la franc-maçonnerie satanique***[8]. Né à Marseille en 1854 dans une famille ultra catholique et décédé à Sceaux (région parisienne) en 1907, ce Léo Taxil (dont le patronyme réel était Gabriel Jogant-Pagès) avait manifesté très tôt un caractère rebelle vis-à-vis des institutions. Son goût très prononcé pour le canular, la « fumisterie », disait-on au XIXe siècle, le conduisit à monter quelques mauvaises farces. Puis, les années passant, on relève chez ce prolixe *pisse-copie* une « évolution » qui passe d'abord par un anticléricalisme haineux avant de se muer en un antimaçonnisme morbide. Toute son œuvre est bâtie sur le mensonge, la falsification des textes, la naïveté de ses victimes. L'auteur démonte avec minutie les mécanismes des procédés *taxiliens* en les replaçant dans un contexte favorable quand la franc-maçonnerie donnait prise à toutes les calomnies et à toutes les méfiances de ceux que l'on appelait alors les *biens-*

[7] *Dervy, avril 2012 - 140 pages, 15 €. Le titre anglais original est : In the Interest of the Brethren.*
[8] *Éd. Camion Noir, octobre 2011 – 220 pages, 28 €.*



pensants. Ce livre apporte un éclairage original sur cette affaire qui fit couler tant d'encre.

Curieusement, on trouve peu d'ouvrages sur le martinisme, du moins d'ouvrages objectifs qui ne font pas l'apologie de telle ou telle *chapelle* au détriment des autres. C'est pourquoi nous accueillons toujours avec intérêt les travaux de **Jean-Michel Serveto** qui, après un premier volume traitant de la doctrine et des moyens sur lesquels repose l'initiation martiniste, livre des exercices permettant d'optimiser l'efficacité des travaux initiatiques spécifiques. ***Pratiques initiatiques de l'Ordre martiniste*** [9] a pour vocation d'aider à vivre au quotidien l'enseignement martiniste tel qu'il nous a été transmis par une chaîne initiatique ininterrompue depuis Martinez de Pasqually et ses disciples. La voie martiniste est essentiellement une voie mystique dans laquelle la méditation joue un rôle de premier plan. Le martinisme est une voie intérieure que chacun doit vivre dans son cœur (la voie cardiaque), ce qui ne contredit pas la nécessité de réunions rituelles dans lesquelles les membres échangent leurs impressions sans se départir de l'esprit fraternel et bienveillant qui doit toujours être présent. Cependant, la recherche ne peut être qu'individuelle car la loge, le chapitre, l'heptade, le groupe, etc. (ce sont les différentes appellations des lieux de rencontre des martinistes) n'a d'autre objet que celui d'un enrichissement mutuel. On sait que la finalité de toute démarche initiatique réside dans ce que, depuis Martinez de Pasqually, on appelle la « Réintégration », c'est-à-dire le retour dans le monde divin dont nous sommes émanés et dont nous avons été exilés à la suite d'une cascade de chutes et de prévarications. La voie martiniste est l'une de celles qui montrent la route à suivre en évitant de *chuter* dans les ornières qui parsèment tout parcours initiatique. C'est bien à cette reconquête de notre état originel que les exercices conseillés dans le livre de Jean-Michel Serveto invitent les « hommes de désir » engagés dans une recherche spirituelle mise au service de tous nos semblables.

Christine Tournier a lu pour vous…

Aux Éditions Maçonniques, deux nouveaux ouvragesviennent de paraître : l'un consacré à ***l'Ordre Martiniste Initiatique*** (26 €), l'autre

[9] *Auto-édition, avril 2012 – 180 pages en format A 4, 14 €.*
Courriel : michele.servet@wanadoo.fr. Cet ouvrage peut être également acquis par l'intermédiaire de la revue.



au **Tuileur de Vuillaume** (39€). Si le premier se nomme *Livre Jaune n° 2,* cela n'a rien à voir avec le n° 1 qui traitait des « désordres » des Rites Égyptiens. Ici, nous est donné un historique quasi exhaustif dont la préface donne le ton : authenticité, simplicité et humilité (S.I. serait plutôt « Serviteur inconnu » que « Supérieur inconnu »). Après avoir établi la filiation des membres du Souverain Sanctuaire des Chevaliers de Palestine, il est fait état de la restauration de l'O.M.I., par Joseph Castelli, le 1er juillet 2010.
Nous trouvons, tout au long de ces 268 pages, l'histoire de l'O.M.I. avec la filiation de Louis Claude de Saint Martin, celle de l'O.M.I. de Robert Ambelain, ainsi que les différentes sensibilités martinistes, en particulier le martinisme russe. Nous comprenons ce que sont les Supérieurs Inconnus, leur école mystique et sa voie intérieure.
Figurent aussi de très beaux textes de Constant Chevillon sur Martinez de Pasqually, de ce dernier sur les rapports de l'harmonie et des nombres sont évoqués Michel Maïer, Eckhartshausen, Ruysbroeck… et, bien évidemment, la Rose+Croix, dont les symboles secrets sont expliqués par Franz Hartmann (1888) où je note, entre autre : « *L'union finale des éléments divins qui existent dans l'organisme de l'homme, avec la somme des éléments divins répandus dans la nature, est une vérité sur laquelle sont basés tous les enseignements religieux de quelque valeur* » (p. 232).
J'ai beaucoup appris de ces textes, tant en ce qui concerne l'histoire que l'esprit, l'évolution et la beauté d'être un « homme » de désir pour réintégrer le divin.
Quant au Tuileur de Vuillaume (39€, 396 pages.), nous avons affaire avec un travail complet. La dernière de couverture est claire : « Manuel maçonnique ou Tuileur de divers rites de maçonnerie pratiqués en France, dans lesquels on trouve l'étymologie et l'interprétation des noms et des mots mystérieux donnés dans chacun des degrés des différents rites ; précédé d'un abrégé des règles de la prononciation de la langue hébraïque, pour aider à la lecture des paroles et des mots tirés de cette langue ; et suivi du calendrier lunaire, selon le style hébraïque, à l'usage des institutions maçonniques ; enrichi de 32 planches y compris le frontispice par un vétéran de la maçonnerie… Enrichi des rituels complets d'initiation et instruction des 87e, 88e, 89e, 90e grades – Arcana Arcanorum, Régime de Naples – Syllabus du grade selon les statuts de 1816. »
Nous y trouvons les 33 degrés du Rite Ecossais Ancien et Accepté (R.E.A.A.), les 4 Ordres du Rite Français, les 5 grades de la Maçonnerie d'Adoption, et les 90 degrés du Rite de Misraïm.

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2012

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation
7/2 rés. Marceau-Normandie - 43 av. Marceau
92400 COURBEVOIE
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS
IBAN : FR27 2004 1000 0108 2884 0U02 033
BIC : PSSTFRPPPAR

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2012)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2012

Nom .... Prénom ....
Adresse ....
Code postal .... Commune ....
Téléphone..
Adresse Internet..
(indispensablepour recevoir par courriel le code d'accès à la partie privée du site)
Date ___ /____/______ Signature ____________________

Tarifs 2012

France, pli fermé	35 euros
France, pli ouvert	30 euros
U. E. - DOM TOM	40 euros
Étranger (par avion)	45 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN	à partir de 45 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.